This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

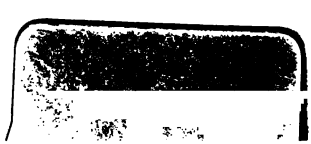
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

f. 19.

378 S.19



३५६ ६.१९

Syst 5.19

PLAIDOYERS
EN FAVEUR
DE LA
POESIE
ET DE LA
PEINTURE,
DEVANT LE PUBLIC.

A PARIS,
Chez la veuve VALLEYRE, Imprimeur-Libraire, ruë de la Huchette, à la Ville de Riom.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

BODLEIAN
28 6 1915
LIBRARY

3966

PRÉFACE.

L'On trouvera peut-être ſingulier que j'aye entrepris ce petit Plaidoyer de la Poëſie & de la Peinture, à quoi bon, dira quelqu'un, traiter un ſujet qui a déja été mannié par les plus Grands Maîtres; il faut avoir bien envie d'être Auteur, (ſi l'on en peut mériter le titre à ſi bon marché) pour concevoir un pareil deſſein. Nous trouvons ce qu'il nous dit dans tous les Livres; à quoi ſert de mettre la main à la plume pour ne rien donner de nouveau; je

pourrois répondre qu'il eſt quelquefois plus difficile de faire un bon Extrait, que de compoſer un gros Livre, que le Soleil brille pour éclairer l'Univers, & que les Ouvrages d'eſprit ſont un bien qui eſt donné au Public, pour ceux qui ont aſſez d'Art & de bonheur pour le faire valoir : Un Auteur, comme l'induſtrieuſe Abeille, doit compoſer ſon miel du ſuc des plus belles fleurs, mais je ne ſuis point aſſez téméraire pour me flatter d'y avoir réüſſi, peu capable de juger bien à fond du véritable prix des choſes : je ſaiſis d'abord ce qui me plaît, comme une perſonne qui, peu accoutumée à faire bonne chere, met d'a-

bord la main avec avidité ſur les choſes qui lui frappent les yeux, & qui flattent le plus ſon appétit.

Pour moi, je ſerois au comble de mes vœux, ſi mon Ouvrage avoit le bonheur de plaire à quelqu'un, & qu'on y trouvât quelque choſe d'aſſez bon pour vouloir s'en ſervir, ce ſeroit à mon gré en faire un très-bel éloge, ſemblable à un homme de Qualité, à qui l'on vint dire qu'une perſonne avoit pris ſon nom & ſes armes. J'en ſuis charmé, dit-il, puiſqu'il a choiſi mon nom parmi tant de familles illuſtres qui ſont dans le Royaume, c'eſt marque qu'il l'a trouvé le meilleur; de même

le choix que l'on feroit de mon Ouvrage parmi tant d'autres excellens, ſeroit peut-être capable de m'inſpirer de l'amour-propre. Malgré toutes les réfléxions qu'on pourra faire contre ce petit Plaidoyer, je croirai cependant avoir aſſez bien employé mon tems, ſi j'ai eu le bonheur de traiter en peu de mots une matiere très-étenduë; d'avoir préſenté au Public un petit Ecrit que l'on pût lire avec la même facilité qu'un Roman, & qui pût ſans peine donner des idées nettes, abregées & ſuffiſantes ſur la Poëſie & ſur la Peinture, qui ſont deux Arts d'un prix infini, qui ſont l'honneur de la Nation, & le plaiſir de

toutes les Perſonnes de bon goût. Nous devons juger de l'eſtime ſinguliere que l'on doit faire de la Poëſie & de la Peinture par celle qu'en ont eû les plus grands Hommes de l'Antiquité. Fabius, un des Hommes des plus illuſtres parmi les Romains, depuis qu'il eut goûté les charmes de la Peinture, & l'excellence de cet Art, crut qu'il lui étoit honorable de porter le Titre de Peintre; convaincu de la maxime d'un célébre Auteur, qui dit que cet Art rend les Nobles encore plus Nobles, & les Illuſtres encore plus Illuſtres. L'Hiſtoire nous aprend de quels égards les Empereurs Romains ont honorés ceux qui ont exer-

ces ces deux Arts. Quels établiſſemens nos Rois n'ont-ils pas faits en leur faveur ; quelle Protection ſinguliere ne leur ont-ils pas accordée. L'Académie Françoiſe doit ſon établiſſement à Louis XIII. qui l'érigea en Compagnie par Lettres Patentes, en l'année 1635. à la priere de Mgr. le Cardinal de Richelieu, ce fut auſſi ſous le Regne de Louis XIII. que fût établie l'Académie de Peinture, par les ſoins de M. Deſnoyers, Secretaire d'Etat, & Sur-Intendant des Bâtimens du Roy. Louis le Grand de glorieuſe mémoire, a montré l'amour qu'il avoit pour les beaux Arts, par la fondation qu'il a faite de ces auguſtes Aſ-

ſemblées, où l'on voit ce que Rome & Athénes ont produit de plus merveilleux, & que toute l'Europe regarde aujourd'hui comme la ſeule Ecole où l'on puiſſe apprendre à bien parler & à bien écrire. Ce grand Roy a fait au Louvre en 1648. l'établiſſement de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, & en 1665. Sa Majeſté commença d'entretenir dans Rome une Académie, pour y perfectionner les Eleves de l'Académie Royale, laquelle continue encore à préſent. Louis le Grand a auſſi établi une autre Académie particuliere pour l'Architecture en 1671. Enfin, l'auguſte Monarque qui nous gouverne avec

tant de ſageſſe, montre l'eſtime qu'il a pour cet Illuſtre Corps, par la protection ſinguliere qu'il lui accorde, & par les bienfaits dont il honore les principaux Membres qui le compoſent ; l'on peut dire auſſi que Sa Majeſté s'eſt ſignalée dès les premiers jours qu'Elle a monté ſur le Trône, par un événement qui doit être écrit en Lettres d'or dans les Faſtes du Royaume, qui eſt l'utile & glorieux établiſſement de l'inſtruction gratuite dans l'Univerſité de Paris. La poſtérité n'oublira jamais non plus, les Dons qu'Elle a faits à la Bibliotheque Royale, qu'Elle a enrichie de quinze à dix-huit mille Volumes imprimés, & de

près de huit mille Volumes manuſcrits, ſans parler du ſuperbe Bâtiment qui doit les contenir, qui ſera un des plus beaux morceaux de toute l'Europe. Pour ce qui eſt de moi, je ſerois infiniment flatté ſi j'avois pû réüſſir à donner dans ce petit Ecrit une idée ſuffiſante de la Poëſie & de la Peinture, d'avoir rencontré en quelque choſe le goût du Public, & de lui avoir été de quelque utilité & de quelque agrément.

PLAIDOYERS

PLAIDOYERS

EN FAVEUR

DE LA POESIE

ET

DE LA PEINTURE,

DEVANT LE PUBLIC.

Plaidoyer en faveur de la Poëſie.

QUOIQUE les hommes ayent toujours eu une diſpoſition naturelle au dégoût & au changement, je ne vois pas néanmoins que la Poëſie ait éprouvé abſolument cette viciſſitude; je ſçai qu'il y a eu des tems où elle a été

moins cultivée, mais cependant il eſt vrai de dire qu'on a toujours conſervé dans le cœur beaucoup d'amour pour ce bel Art, il eſt aiſé d'en juger par l'ardeur & l'empreſſement qu'on a toujours eu, & qu'on a encore aujourd'hui, plus que jamais, pour les nouvelles productions de Poëſie. Paroît-il quelque nouvel Ouvrage en Vers, d'abord on eſt curieux de le voir. Qu'un Auteur ait réuſſi dans une belle Piéce de Théâtre, tout le monde s'empreſſe à venir applaudir ſes talens; le Public avide de ces Ouvrages marqués au coin de l'immortalité, voudroit à tout moment en voir éclore de nouveaux, & ſemble languir quand il eſt quelque tems ſans en voir paroître. Quel éloge plus grand puis-je faire en faveur de la Poëſie ! Mais avant d'entrer dans le détail de tous ſes avantages, je vais commencer par en donner une idée.

La Poëſie eſt l'Art de faire de

Poëmes, des Compoſitions, des Repréſentations en Vers ; ſi on la regarde par ſes dehors, c'eſt un Art de s'énoncer agréablement par différentes rîmes & avec cadence & meſure. Mais ſi l'on veut pénétrer plus avant, l'on trouve que c'eſt un Art auſſi utile qu'agréable, qui ne conſiſte pas ſeulement dans les termes & dans leur arrangement, mais dans un certain ſcel qui lui eſt propre, & dans la nobleſſe des penſées dont les paroles ne ſont que les ſignes & les interprêtes, il paroîtroit aſſez naturel de croire que la Poëſie n'eſt pas moins ancienne que le Monde, puiſqu'elle eſt une de ces choſes qui ont été faites avec poids, nombre & meſure, & que l'on diſtingue ſi bien dans l'harmonie univerſelle, elle eſt compagne inſéparable de la Muſique, & l'on peut dire que dans leûr union eſſentielle, l'une ſert d'ame, & l'autre de corps, & que les Vers ſont les organes des ſons.

Pluſieurs Auteurs prétendent qu
les Anges ont été les premiers Poë
tes qui ont chanté les louanges d
Seigneur au moment de leur créa
tion, & qu'Adam avoit reçu de Die
cette ſcience harmonieuſe, ave
l'intelligence de tous les autres Arts
quoique la Sainte Ecriture ne nou
diſe point qu'elles ont été les con
noiſſances de ce premier Pere, ce
pendant ce ſentiment paroît êtr
fondé ſur des conjectures aſſez vrai
ſemblables. C'eſt ainſi que raiſon
nent les perſonnes qui le ſoutien
nent. Adam, ſortant des mains d
Dieu, a reçu de lui la connoiſſanc
de tous les Arts, & de toutes le
ſciences; car ce premier homme
qui étoit le premier ouvrage d
Dieu, devoit être auſſi ſon chef
d'œuvre dans l'ordre de la Nature
& par conſequent il ne devoit lu
manquer aucune des perfections qu
appartiennent à la nature de l'hom
me. Saint Auguſtin, convaincu d

ce principe, ſoûtient qu'il y a autant de différence entre la ſcience & la ſageſſe des plus grands eſprits, & celle d'Adam, qu'entre les pas des tortuës, & le vol des oyſeaux. Celui qui n'a pas beſoin de s'eſſayer pour faire ces Ouvrages dans toute la perfection qui leur convient, n'a pû manquer de faire le premier auſſi excellent qu'il pouvoit être. Or, ſi la Poëſie eſt un art & un des premiers dont les hommes ſe ſont ſervis, l'on ne peut pas s'empêcher de croire qu'il l'a connue, qu'il en a ſçu les principes & les régles, qu'il en a inſtruit ſes deſcendans, & que c'eſt ſur ſes régles que ce ſont formés les premiers hommes.

S. Clément d'Alexandrie ſoûtient que les Grecs n'ont pas été leurs premiers Maîtres, qu'ils ont été inſtruits dans les ſciences par les Peuples qu'ils appelloient Barbares, comme les Egyptiens, les Hébreux, les Chaldéens, les Aſſyriens, les

Thébéiens. Mais ils demandent de quels Maîtres pouvoient avoir appris ceux qui avoient été les Maîtres des Grecs, ſi ce n'étoit du premier qui avoit été inſtruit de Dieu. Il eſt certain que la Fable n'a paru dans le monde que longtems après la Poëſie. M. Huet, Evêque d'Avranches, croit qu'avant Moyſe, & avant même le Déluge, il y a eu des hommes qui ont mis en Vers ce qui leur étoit arrivé de grand par la protection de Dieu, pour être chanté en eſprit de reconnoiſſance à la gloire de ce ſouverain Etre; & c'eſt-là ſans doute l'origine des Hymnes. Ce ſentiment ne lui eſt point particulier. Voſſius a cru, comme lui, que les Hymnes & les Cantiques avoient commencés preſque avec le Monde, & très longtems avant que les Poetes Payens ſe ſerviſſent des fictions de la Fable, pour traiter des mœurs; il eſt certain qu'il y a eu des Cantiques & des Poemes avant Moyſe, au Livre

de la Geneſe. Laban reprochant à Jacob de s'être enfui ſecretement de ſa maiſon, lui dit : que s'il l'avoit averti de ſa retraite, il l'auroit conduit avec toutes les marques d'une parfaite amitié, avec des Cantiques & toutes ſortes d'inſtrumens de Muſique. (*Cum Gaudio & Canticis & tympanis & cytharis.*) Les Auteurs qui ſont de ce ſentiment concluent de-là qu'Adam a reçu de Dieu la connoiſſance de la Poeſie, comme il lui a donné la ſcience & l'intelligence des autres Arts, & que ce premier Pere la communiquée à ſes deſcendans. D'autres perſonnes croyent que la Poeſie a pris naiſſance au milieu des Fêtes deſtinées à honorer l'Etre ſouverain, que dans ſes jours ſolemnels où les peuples ſe délaſſoient de leurs travaux, ils s'aviſerent, ſoit par inſtinct, ſoit par hazard d'enfermer dans certaine meſure leurs pas & leurs paroles ; ce qui eſt de certain, c'eſt que Moſye, David & tous les Grands

Patriarches des Hebreux, ont été les plus ſublimes de tous les Poetes.

Moïſe après avoir fait paſſer la Mer rouge à ſon peuple, par la toute-puiſſance de Dieu, compoſa un Poeme que les enfans d'Iſraël chanterent en action de grace, du Miracle éclatant que Dieu venoit de faire en leur faveur. (*Tunc cecinit Moyſes & filii Iſraël carmen Domino.*) Lorſque David eut mis fin à ſes Guerres, & qu'il commença à gouter les charmes de la Paix, il compoſa à la louange du Dieu dont il tenoit le Sceptre & la Couronne, ces beaux Cantiques dont l'Egliſe ſe ſert encore aujourd'huy. Les Sçavans conviennent que ces Ouvrages ſont écrits dans un ſtyle meſuré, & qu'ils étoient des Poëſies lyriques qui ſe chantoient par le peuple, l'on peut dire avec un célébre Auteur, que la Poëſie eſt la premiere Philoſophie, les anciens, dit Strabon, aſſurent que la Poëſie eſt une premiere Philoſophie, qui dès

notre enfance nous donne des préceptes pour bien vivre, qui regle nos mœurs & nos paſſions, & qui par des Documens agréables, nous inſpire des ſentimens généreux, ceux qui ſont venus après, ajoutent-t'ils, nous ont aſſurés que pour être veritablement ſage, il falloit être Poëte. C'eſt pourquoi les Grecs ont pris un grand ſoin de former leurs enfans à l'étude de cette ſcience, ne la regardant pas comme une occaſion de volupté, mais comme une Ecole de modération, les premiers Philoſophes ſe ſont ſervis de la Poëſie comme d'un langage proportionné à la grandeur des Sujets qui faiſoient leur occupation, ne voulant pas traiter d'une maniere commune & ordinaire des choſes qui ſurpaſſoient de beaucoup la portée du commun. Les Grecs qui ſe diſent les Inventeurs de tous les Arts, n'ont pas manqués de s'attribuer l'invention de la Poëſie. Ce qui eſt de ſûr, c'eſt que ces peuples

étoient fort ſuperſtitieux,& que leurs Poëtes ſont conſiderés comme les Peres de la plûpart des fauſſes Divinités, & comme les Auteurs de la Théologie du Paganiſme, au reſte il faut convenir que les Grecs ont toûjours eu l'avantage ſur tous les autres Nations,en ce qui regarde les Sciences & les Arts. La Ville d'Athênes ſurtout étoit comme l'école de toute la Gréce, & les Athéniens ſe diſtinguoient également par la beauté de leur génie & par l'élegance de leur ſtyle, ce qui n'eſt plus aujourd'huy. Les beaux Arts ont été chaſſés du lieu de leur naiſſance, & la Grece, cette belle partie du monde qui étoit autrefois le ſéjour des Muſes & des graces, eſt devenue le pays de l'ignorance la plus groſſiere & de la barbarie, depuis que les Turcs en ſont les Maîtres. Parmi les Poëtes qui ont paru dans la Grece, & dont elle a plus ſujet de ſe vanter, Homere a toûjours paſſé pour le

plus celebre, on le nomma d'abord Meleſigene, parce qu'il naquit près du Fleuve Melettes, & fut depuis appellé Homere après être devenu aveugle. L'on peut croire aſſés raiſonnablement qu'Homere vivoit vers le temps de Numa, de Tullus Hoſtilius, & Dancus. L'an ſix cens ſoixante & onze, avant Jeſus-Chriſt. Sept Villes s'attribuent l'honneur de lui avoir donné la naiſſance. La plus commune opinion aſſûre qu'il étoit Yonien, & il ſemble qu'elle eſt fondée ſur le Dialecte, dont il s'eſt ſervi, & qui eſt preſque Yonique par tout. Ariſtote dit qu'en matiere de Poëſie & de raiſonnement, l'on prétendoit aller plus avant qu'Homere, parce que ſon eſprit étoit la meſure de l'eſprit humain, en parlant ainſi il appliquoit à ce Poëte ce qu'on avoit dit de luy-même en fait de Philoſophie. Le même Ariſtote quand il a voulu donner des regles pour le Poëme-Epique, ne s'eſt point formé d'autres idées que

l'odiſſée & l'Iliade. Virgile qui de
deux Ouvrages a compoſé ſon Ene
a bien montré par là qu'il pen
qu'on ne pouvoit ſuivre un meill
modele dans ce genre d'écrire.
ceron croyoit que les Ouvra
d'Homere ne pouvoient être t
dans les mains de ceux qui aſpir
à la veritable éloquence, il prét
que quelques prodigieuſes que fuſſ
les diſpoſitions qu'Homere avoit p
la Poëſie, il étoit encore plus Orat
que Poëte. Quintilien dit auſſi, qu
grand homme a étendu les limite
l'eſprit humain, qu'il a poſſedé t
les genres d'écrire, & qu'il n
offre lui ſeul des exemples de tou
les beautés differentes qui peuv
entrer dans la compoſition d'un (
vrage, les Sçavans ont appellé H
m ere le Pere des graces, & l'illu
M. Deſpreaux en parle ainſi.

On diroit que pour plaire, inſtruit par la Nature,
Homere ait à Vénus dérobé ſa ceinture,
Son Livre eſt d'agrémens un fertile Tréſor,
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en Or,
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace,
Par tout il divertit, jamais il ne laſſe.

Quelqu'uns de nos Auteurs modernes trouvent dans les Ouvrages d'Homére des comparaiſons & des deſcriptions trop fréquentes. Ce qui eſt de certain, c'eſt que ce Poëte a toûjours beaucoup aimé l'Allegorie. Plutarque dit, que ſi l'on veut conſiderer un peu de près les fictions que l'on blâme le plus dans ce Poëte, l'on trouvera ſous cet extérieur des inſtructions très-utiles. Outre le Poëme de l'Iliade & de Lodiſſée, qui ont toûjours été regardée comme les plus veritables Ouvrages d'Homere, l'on trouve encore un grand nombre d'Hymnes à Apollon, à Diane, & quelques autres Divinités du Paganiſme, qui luy ſont attribuées. Les habiles Cri-

tiques prétendent que ces piéces de Poëſie ne ſont que des imitations d'Homere, & non pas des ouvrages d'Homere. Les Poëtes tragiques qui ont approché de plus près de la réputation d'Homere, fûrent Sophocle, Euripide & Echile.

Sophocle, Poëte tragique Grec, naquit l'an 495. avant Jeſus-Chriſt, à cauſe de la douceur de ſes Vers, il fut appellé l'Abeille & la Syrene antique, Ciceron lui donne le titre de Poëte Divin. Sophocle excella dans la Poëſie drammatique, & compoſa cent vingt Tragedies avec des Elegies & des Hymnes à Apollon, cependant d'un ſi grand nombre de Pieces de Théâtre, il ne nous en reſte que ſept, il ajoûta beaucoup de perfections à la Tragedie, & fut beaucoup plus exact & judicieux que ceux qui l'avoient devancés. Voſſius dit que ſon ſtyle n'eſt pas ſeulement élevé & magnifique, mais qu'il eſt extrêmement pur & châtié.

Euripide Poëte Athenien, qu'on appella le Philoſophe du Théâtre, naquit dans l'Iſle de Salamines l'an 479. où ſes parens, natifs d'Athênes s'étoient refugiés. Euripide étoit ami de Socrate, il avoit étudié la morale ſous lui, l'on prétendoit que ce Philoſophe l'aidoit à compoſer ſes Tragédies.

Echile, Poëte Grec, que quelques Auteurs font inventeur de la Tragedie, quoiqu'il n'ait fait que la perfectionner, étoit ſorti d'une des plus Illuſtres familles de l'Attique, Echile s'adonna dès ſon enfance à la Tragedie, & compoſa juſqu'à 97. piéces Il ne nous en reſte que ſept qui ne ſont point achevées. Les repréſentations de ſes Tragédies étoient ſi terribles, que la premiere fois qu'il fit jouer ſes Eumenides, pluſieurs enfans qu'on avoit mené au Théâtre moururent de frayeur, & quelques femmes groſſes y accoucherent de peur.

Ariſtophane a toûjours été re-

gardé chez les Grecs comme le prin cipal de leurs Poëtes comiques de l'ancienne Comédie, & Menandre fu le plus célébre de la nouvelle, il ne nous reſte que quelques fragmens des piéces de ce dernier. Ariſtophane vivoit l'an 435. avant Jeſus-Chriſt l'on ne ſçait de quelle Ville il étoit ; il a écrit plus de cinquante Comedies dont il ne nous en reſte plus qu'onze, compoſées de près de deux mille Vers, chacune de ces Piéces ſont entiéres, & ſont parvenûes juſqu'à nous, malgré la révolution de plus de deux mille ans. Ariſtophane avoit, ſelon Mademoiſelle le Févre, le naturel billeux, & ardent, le genie preſque toûjours tourné à la raillerie, l'eſprit toujours libre, élevé, & plein de courage, jamais homme n'a eu plus de fineſſe que luy pour trouver le ridicule, ni un tour plus ingénieux pour le faire paroître. Sa critique eſt naturelle & aiſée, & ce qui eſt aſſez rare, il conſerve beaucoup de

de délicateſſe dans une grande fécondité.

Pindare, Poëte Grec, à qui l'on donné le titre de Prince des lyriques, étoit né à Thebes dans la Beotie, vers l'an 500, avant Jeſus-Chriſt. Il apprit l'art Poëtique de l'Aſſus Harmionéen, & d'une Dame grecque nommée Mirtis. Pindare compoſa grand nombre d'ouvrages de Poëſie de toute eſpece, mais nous n'avons que les Odes qu'il fit pour ceux qui de ſon temps avoient remporté le prix aux quatre jeux ſolemnels des Grecs qui ſont les jeux Olimpiques. Ce qui fit le mérite perſonnel de Pindare, & ſon caractere dominant, c'eſt cette Nobleſſe, cette grandeur, cette ſublimité qui l'éleve ſouvent au-deſſus des regles ordinaires.

Le génie des Grecs & des Orientaux étoit naturellement porté à cultiver les Sciences, les beaux Arts, & les belles Lettres. Comme les Romains avoient plus de diſpoſition

pour la politique, & pour exercer l'art de commander, mais par le commerce qu'ils eurent avec les Grecs, ils aprirent d'eux les ſciences & les Arts; l'on peut dire des Romains que s'ils n'égalerent pas les Grecs par la délicateſſe du ſtyle, ils les ſurpaſſerent peut-être par la ſolidité de leurs penſées. Mais cette gloire des Romains ſe trouve preſque toute renfermée dans l'eſpace de deux ſiécles, dont l'un fut le dernier de la République, & l'autre le premier de la Monarchie du regne de Ceſar & d'Auguſte, que l'on apelle à juſte titre, le regne du bon ſens.

Virgile, Prince des Poëtes Latins, étoit le fils d'un Potier d'Andes, dans le Territoire de Mantoüe. Il naquit l'an 684. il pouſſa la Poëſie au jugement des Auteurs anciens, à un dégré ſi éminent, que nul autre n'a jamais pû y atteindre, nous n'avons de Virgile que trois Ouvrages conſi-

dérables qui ſont les dix Eglogues ou Bucoliques, qu'il fit à l'imitation de Théocrite, les quatre Livres des Géorgiques qu'il fit à l'imitation d'Heſiode, & les douze Livres de l'Eneïde qu'il fit à l'imitation d'Homere, qui eſt ſon plus excellent Ouvrage, il y travailla pendant douze ans, il l'avoit écrit en Proſe avant de le réduire en Vers. L'Empereur Auguſte le preſſoit de mettre la derniere main à ce Poëme, dont la réputation fut très-grande dès ſa naiſſance. Virgile lui fit voir le 1. le 4. & le 6e. Livre qui ſont les plus beaux. On aſſure qu'en liſant en préſence de cet Empereur, & de ſa Sœur Octavie, l'endroit où il parle de Marcellus, ils en furent ſi touchés, qu'ils l'interrompirent par leurs larmes & leurs ſoupirs, & qu'Octavie même tomba en foibleſſe. Le ſtyle de Virgile eſt magnifique, égal & poly, il a auſſi de la pureté & de l'élégance, ſa verſification eſt nette, & ne ſe reſſent en rien de la Proſe.

Horace, fils d'un affrancly Poëte celébre chez les Latins, étoit natif de Venuſe, Colonie conſiderable du côté de la Pouille. L'Empereur Auguſte, au rapport de Joſeph Scaliger, diſoit qu'Horace étoit un Auteur correcte dans tout ce qu'il diſoit, & ce qu'il écrivoit. Il compoſa des Satyres, & l'on peut dire qu'il a été le plus judicieux de tous les Auteurs qui ont écrit dans ce genre. Ce Poëte à cela de particulier, qu'en feignant de badiner, il tourne en ridicule les vices de ſon temps. Ce qui touche bien davantage, que s'il les en reprenoit avec aigreur, il ne donna point dans les déclamations outrées de Juvenal, ni dans l'obſcurité de Perſe, il excella auſſi dans le genre lyrique & compoſa de très-belles Epîtres. L'on trouve dans ce qu'a fait Horace, une délicateſſe qu'on ne peut imiter, & une politeſſe de langage incomparable.

Terence fut le meilleur Poëte comique qui parut chez les Romains,

l naquit à Carthage l'an 560. il fut ſclave de Terentius-Lucanus, Séna-eur Romain, qui à cauſe de ſon eſ-rit, non-ſeulement le fit élever avec eaucoup de ſoin, mais l'affranchit ort jeune, il avoit l'eſtime des Pre-niers de Rome, & vivoit très-fami-ierement avec Lelius & Scipion l'Af-ricain. Les piéces qu'il compoſa ſont e Cyré-Lautontimorumene, l'Eunu-ue & ſes Adelphes, qu'il copia ſur Me-ıandre, qu'il n'a preſque fait que met-re de Grec en Latin, & dans les au-res il a pris pour modele Apolodore oëte Grec. C'eſt peut-être ce défaut l'invention qui l'a fait appeller par Ce-ar le demi-Menandre. Monſieur de acy dit, que Terence a peint les hom-mes par les hommes mêmes ; en les aiſant paroître ſur ſon Théâtre, tels u'ils paroiſſent dans leurs Maiſons, & dans le commerce de la vie civile.

Bien des gens prétendent que Te-rence par la délicateſſe de ſon ſtyle, & par la fineſſe de ſes penſées, étoit deſtiné pour réjouir les eſprits les

regnes, parurent les Catules, les Ovides, les Horaces, les Virgiles, & tant d'autres Poëtes fameux. Elle n'avoit pas laiſſé de produire encore de grands Hommes ſous les Empereurs ſuivans. Sous Néron elle avoit eu Perſe Lucain, Seneque le tragique, & Petrone. Enfin ſous Vefpaſien, Tite Domitien, Nerva, Trajan, & Juvenal. Stace & Martial donnerent des Ouvrages dignes de la poſtérité, mais la Poëſie tomba comme en décadence dans les ſiécles ſuivans.

L'on ne peut pas dire bien préciſément le moment de la naiſſance de la Poëſie Françoiſe, ni le temps où la rime a été inventée.

Il y a des perſonnes qui prétendent que dès le temps de Samothés fils de Japhet, & petit-fils de Noë, & le premier Roy qu'il y ait jamais eu dans les Gaules, on verſifioit par rime & avec quelque ſorte de meſure & de cadence, que du nom de ce Roi les Poetes qui étoient auſſi Théologien-

logiens, & Philoſophes, s'appelloient Samothées ou Samnothées. Jean le Maire de Belges, dans ſes illuſtrations des Gaules, & Noſtradamus, rapportent que les Gaulois ſe piquoient de rimer, & que Burdus, un de leur Roi, fut Auteur de la rime. Jean de Notre-Dame qui nous a laiſſé la vie des Poëtes Provençaux, eſt du même ſentiment, & beaucoup d'autres Auteurs qui les ont ſuivis, malgré toutes ſes autorités, il y a des perſonnes qui penſent être fondés à dire que la rime n'a pas plus d'environ mille ans; ce qui eſt de vrai, c'eſt que la Poëſie Françoiſe, quoiqu'elle fut alors quelque choſe de bien informe, commença à être cultivée par les François en Langue vulgaire, vers le tems de Louis VII. & de Philippe Auguſte ſon fils. Pierre Abeillard, natif du Village du Palais, près de Nantes, fut un des premiers qui mit en rimes ſes Amours, qui ont fait autant de bruit dans le monde, que ſa conver-

ſion a été éclatante. Ce grand génie faiſoit des Vers françois pour ſe délaſſer de ſes études ſérieuſes, & ſes Vers qu'il faiſoit en ſe jouant eurent des applaudiſſemens incroyables par les perſonnes de bon goût de ce temps-là. Les chanſons qu'il compoſoit rouloient toutes ſur l'amour qu'il avoit pour Eloïſe. Cette fille qui joignoit aux charmes de la beauté beaucoup d'eſprit & de ſçavoir, (talens ſouvent trop funeſtes) fut la cauſe de ſa perte. Enſuite Lambert Licors, dans le douziéme ſiécle, traduiſit de Latin en Vers François une partie de la vie d'Alexandre le Grand, qu'Alexandre de Paris acheva. C'eſt lui qui a donné ſon nom aux Vers Alexandrins, ou de douze ſyllables. Guillaume Louis, du temps de Saint Louis, commença le Roman de la Roſe que Jean Clopinel de Mehun finit quarante ans après. Mais ſous le regne de Louis XII. Jean le Maire de Belges fut celui qui commença à mettre la Poëſie

en vogue. Dans le XVI. ſiécle, Ronſard, Melin de S. Gelais, Marot, s'appliquerent à perfectionner cet Art, & l'on peut dire que la Poëſie prit dès-lors quelque choſe de l'air que nous lui voyons dans le XVII. ſiécle. Malherbe, Racan, Regnier, Pierre Corneille, Moliere, Racine, Boileau, ont porté la Poëſie Françoiſe au plus haut point de perfection, où elle pouvoit aller; mais pour entrer davantage dans le détail des Poëtes qui ont fait honneur à la France, je vais tâcher en peu de mots d'en donner une idée.

Ronſard fut le Prince des Poëtes François du XVI. ſiécle. Il naquit de Louis de Ronſard Chevalier de l'Ordre de S. Michel, au Château de la Poſſonniere, dans le Vendômois, l'an 1524. il compoſa en Poëſies, outre la Franciade des Odes & des Sonnets.

Saint Gelais, Poëte François, fils de l'Evêque d'Angoulême, vivoit dans

le XII. ſiécle, à la Cour de François Premier, & d'Henry Second, il ſurpaſſa Marot, au jugement de quelques Sçavans de ſon ſiécle. Mais il fut lui-même ſurpaſſé par Ronſard, on imprima divers Ouvrages de ſa façon, entr'autres la Geniévre, à l'imitation de l'Arioſte.

Clément Marot, originaire de Caors, Capitale du Quercy, au XVI. ſiécle, ſous François Premier, dont il étoit Valet de Chambre, eut une facilité prodigieuſe de faire des Vers qui ont été heureuſement imités de nos jours, quoi qu'avec quelque difference, par Voiture, & par la Fontaine. Ses Poëſies ne ſont pas toûjours fort chaſtes. Ce qu'on ne doit pas moins attribuer à la licence de ſon ſiécle, qu'à la corruption de ſes mœurs. Calvin le rendit Apoſtat, il a paraphraſé les Pſeaumes de David, & s'eſt ſouvent écarté du véritable ſens, il a excellé dans l'art de faire des Epigrammes. C'eſt à lui que

nos Poëtes François ſont redevables de l'invention du Rondeau.

Voiture, natif d'Amiens, fut élevé à Paris & à la Cour. Son Pere étoit Marchand de Vin en gros, ce qui lui attira des railleries en divers occaſions, entr'autres, un des Officiers de M. le Duc d'Orléans, fit ces Vers ſur lui.

Voiture, tu dégénere,
Hors d'ici, magrebi de toi,
Tu ne vaudras jamais ton Pere,
Tu ne vends du Vin, ni n'en bois.

Malgré l'obſcurité de ſa naiſſance, Voiture a toujours vécu familiérement avec les perſonnes de la premiere Qualité, il fut Maître d'Hôtel chez le Roy, & Introducteur des Ambaſſadeurs, chez M. le Duc d'Orléans. Ses œuvres ont été publiées après ſa mort, en un ſeul Volume, qui a été reçu du Public, avec tant d'approbation, qu'il en a fallu faire 2. Editions en 6. mois. On a trouvé dans ſa Proſe quelque

choſe de ſi naturel & de ſi fin, que
lecture en eſt infiniment agréable
quoique dans ſes Vers il ait ſouve
négligé les régles, on y remarq
de grandes beautés.

Malherbe, naquit à Caën dans
XVII. ſiécle d'illuſtre famille, m
pauvre, il ſe rendit célebre dans
Poëſie Lyrique. Le nom & le méri
de Malherbe fut connu du Roy He
ry le Grand. Après la mort de c
illuſtre Monarque, la Reine Ma
de Médicis, gratifia Malherbe
cinq cens Ecus de penſion.

Maynard Poëte fameux, natif
Toulouſe, un des Quarante de l'
cadémie Françoiſe, Préſident au P
ſidial d'Aurillac, fut honoré, avant
mort, du Brevet de Conſeiller d'Et
& fut Secretaire de la Reine M
guerite. Dans le Voyage qu'il fi
Rome, il s'attira l'amitié du Cardi
Bentivoglio, qui étoit un des pl
beaux eſprits de toute l'Italie, il e
auſſi l'eſtime du Pape Urbain VI

qui ſe plaiſoit à s'entretenir avec lui des belles choſes, & qui lui donna de ſa propre main un Exemplaire de ſes Poëſies Latines. Malherbe l'eſtimoit, l'homme de France qui faiſoit le mieux des Vers; il ne le croyoit point propre à compoſer de belles Epigrammes, qui étoit cependant un des genres d'écrire que ce Poëte avoit choiſi. Il faut avoüer que Maynard avoit une facilité, une clarté, une élegance, & un certain tour que peu de perſonnes ſont capables d'imiter. Ses Poeſies Françoiſes parurent l'an 1546. elles conſiſtent en Sonnets, en Epigrammes, en Odes, & en Chanſons. Les Juges des jeux Floreaux de Toulouſe le reçûrent dans leur Corps, contre la coûtume, n'ayant point diſputé ni gagné les trois prix, qui ſont, une Violette d'Or, une Eglantine ou Roſe, & un Soucy, & comme on avoit autrefois donné à Ronſard un Apollon, & à Baïf un David d'argent, ils réſolurent avec beau-

coup d'éloges, qu'on donneroit à Maynard une Minerve de même matiere, ce qui ne fut cependant point exécuté par la négligence des Capitouls.

Le Marquis de Racan, fils d'un Chevalier des Ordres du Roy, né à la Roche-Racan en Touraine, fut un des Eleves de Malherbe. Ce fameux Poëte eut pour lui une eſtime particuliere, il fit des Paſtorales charmantes, des Eglogues & des Ydilles, & fut un des premiers Membres de l'Académie Françoiſe. Racan étoit un de ces eſprits faciles & heureux, en qui le génie ſuplée au ſçavoir, & dont les Ouvrages ne ſentent ni la contrainte, ni l'étude, il n'a rien fait que de naturel, & c'eſt en quoi il eſt admirable. M. Deſpreaux en fait l'éloge dans une de ſes Satyres.

Malherbe d'un Héros peut vanter les Exploits,
Racan, chanter Philis les Bergers & les bois,

Et dans un autre endroit :

Sur un ton ſi hardi, ſans être téméraire,
Racan pourroit chanter au défaut d'un Homere.

Regnier, Poëte Satyrique François, & neveu de Deſportes, ſurpaſſa tous ceux qui avoient écrit des Satyres avant lui. Mais il vécut en libertin, caractere dont il a répandu des traits dans ſes Ouvrages.

Boileau Deſpreaux a été un des plus célebres Poëte de notre ſiécle ; parmi les œuvres que nous avons de lui, où l'on trouve des beautés charmantes. L'on eſtime beaucoup ſon art Poëtique & ſes Satyres, qu'on tient comparables à celles des Anciens.

Pierre Corneille, célebre Poëte François, né à Roüen, eſt un génie ſublime, qui a égalé ce qui a paru de plus floriſſant dans la Grece, & dans l'ancienne Rome, il a élevé le Theâtre François au plus haut point de ſa perfection, il a fait trente & un Ouvrage, ſon premier fut Melite, qui fut appellé par Hardi, Poete de ce tems-là, une jolie bagatelle ; il a fait des Tragédies admirables, entr'autres le Cid. On fit un tel cas de

cette Piéce, que lorſqu'on vouloit loüer quelque choſe, l'on diſoit, cela eſt beau comme le Cid. Horace, Cinna, Pompée, ſont auſſi de ſes chef-d'œuvres ; ce grand homme, comme nous l'apprend l'illuſtre M. Racine raſſembloit en lui ſeul des talens qu'on ne peut trouver qu'en pluſieurs perſonnes qui ſont l'art, la force, le jugement & l'eſprit. On remarquoit dans ſes piéces toutes ſortes de beautés, une Nobleſſe dans ſes Sujets, une véhemence dans les paſſions qu'il vouloit exprimer ; une dignité & une varieté prodigieuſe dans ſes caracteres, il a repréſenté des Héros, des Princes, des Rois de toutes les Nations, toujours tels qu'ils devroient être, toujours uniformes avec eux-mêmes, & jamais ne ſe reſſembloient les uns avec les autres.

Dans le temps que Pierre Corneille étoit dans ſa plus haute réputation, & jouiſſoit ſeul des applaudiſſemens

publics, Racine parut, qui, dans la ſuite, par une route différente, ſçut s'en attirer les ſuffrages ; ſa premiere Piéce fut la Thebaïde, il en fit après beaucoup d'autres, il eut le talent de ſe rendre maître des cœurs, & d'y exciter ce trouble agréable, qui fait prendre aux hommes un véritable interêt à tous les mouvemens d'une Fable qu'on repreſente devant eux. Il les a rempli de cette terreur & de cette pitié, qui, ſelon Ariſtote, ſont les véritables paſſions de la Tragedie. Il leur arracha des larmes qui ſont le plaiſir de ceux qui les répandent, & le Public, ſans ceſſer d'admirer la grandeur majeſtueuſe de Corneille, commença auſſi à admirer les graces ſublimes & touchantes de Racine. Beaucoup de perſonnes trouvent que Racine a eu le bon goût des Anciens, qu'il a heureuſement réuni en ſa perſonne les excellentes qualitez de Sophocle & d'Euripide.

Moliere Poquelin, fils d'un Valet

de Chambre-Tapiſſier du Roy, Poëte comique, étoit de Paris, & s'eſt acquis par ſes Comédies, une réputation qui ne mourra jamais. Perſonne n'a reçû de la nature plus de talens que luy pour pouvoir joüer tout le Genre humain, pour trouver le ridicule des choſes les plus ſérieuſes, & pour l'expoſer avec fineſſe & naïveté aux yeux du Public. Le Pere Rapin prétend que Moliere eſt le ſeul, parmi nous, qui ait découvert ces traits de la Nature qui la diſtingue & qui la font connoître. Il ajoute que les beautés des portraits qu'il fait, ſont ſi naturels, qu'elles ſe font ſentir aux perſonnes les plus groſſieres, & que le talent qu'il avoit à plaiſanter s'étoit renforcé de la moitié, par celui qu'il avoit de contrefaire. Ses meilleures piéces ſont, le Miſantrope, le Tarruf, les Femmes Sçavantes, l'Avarre, & le Feſtin de Pierre, dans le Bourgeois Gentilhomme, Pourceaugnac, les Fourbe-

ries de Scapin, & les autres de cette nature, il a trop donné au goût du Peuple pour les ſituations & les pointes bouffonnes.

Segrais, natif de Caën, un des Quarante de l'Academie Françoiſe, dès ſa premiere jeuneſſe s'appliqua à la Poëſie lyrique, il fit pluſieurs Chanſons, il a donné la traduction de l'Enéide en vers François, il a fait des Stances & des Eglogues. Nos meilleurs connoiſſeurs trouvent qu'il a excellé dans ce genre, & qu'il a pris parfaitement le caractere de l'Eglogue. Il écrivoit auſſi parfaitement bien en Proſe, le Roman de la Princeſſe de Cleves, dont il fut Auteur, qui fit tant de bruit dans le monde, & qui eut tant de Critique, ne laiſſe point que d'être regardé comme un des beaux Ouvrages qui ait été fait dans ce genre.

Peliſſon a été un des plus beaux eſprits de ſon ſiécle, il naquit à Caſtres,

Dans ſa jeuneſſe il s'attacha à la Poeſie, & parmi beaucoup d'Ouvrages qui ſont ſortis de ſa plume, comme une paraphraſe des Inſtituts de Juſtinien, & un Livre de Reflexions ſur les Controverſes de Religion. Il compoſa l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe qui parut en 1653. & avec tant d'applaudiſſemens, qu'elle lui procura l'entrée dans cette illuſtre Compagnie, quoiqu'il n'y eut point de place vacante.

La Fontaine fut auſſi un de ces premiers génies que la France ait produit; la Fontaine, dis-je, cet homme ſingulier qui n'a jamais compté les biens de la fortune parmi les véritables biens, ſçut, avec ce tour naif & ingénieux, qui lui étoit ſi propre, élever juſqu'au ſublime, les choſes les plus abjectes de la Nature, ſans néanmoins leur faire rien perdre de leur caractere, génie ſeul ſemblable à lui-même, qui ſurpaſſant ſes modeles, avoit ſaiſi l'air original avec tant

ıvantage, & d'une maniere ini-
table aux ſiécles ſuivans ; heureux
voir expié dans les dernieres an-
es de ſa vie, par les larmes ſinceres
la pénitence, le ſcandale qu'il
oit cauſé par des Ecrits qu'un na-
rel trop vif avoit produit. La Fon-
ne s'eſt acquis une réputation im-
ɔrtelle par ſes Fables, dont le tour
ile & naturel, (mais agréable &
ɛénieux,) a toujours de nouveaux
armes. Enfin, dans ces deux der-
ɛrs ſiécles, qui ſeront regardés dans
poſterité comme ceux de l'eſprit
du bon goût, l'on peut dire qu'il
aru dans tous les genres de Poëſie.
ıtre ces fameux Poëtes que je viens
citer ; des perſonnes du mérite le
ıs éminent qui nous ont laiſſés des
ivrages dignes de l'immortalité,
mme les Fontenel, les la Motte,
Crebillon, les Rouſſeau, les Vol-
re, & une infinité d'autres que je
pourrois citer ſans paſſer les bor-
ɜ que je me ſuis preſcrit.

Après avoir parlé de l'origine de la Poëſie, de ſes progrès des Grands Hommes, que les differens ſiécles ont produit, qui ont été les lumieres du monde, & l'honneur de leur Pays. Je crois qu'il eſt à propos de donner quelque idée des diverſes compoſitions de Poëſie, mais avant d'entrer dans ce détail, je commencerai à donner la définition d'un Vers, & quelques idées legeres de ſa ſtructure.

Le Vers eſt un certain nombre de pieds diſpoſés dans un ordre établi, & une cadence réguliére. Il n'y a que cinq ſortes de Vers, qui entrent dans la Poëſie ordinaire qui ſont des Vers de 6. de 7. de 8. de 10. & de douze ſyllabes.

Les Vers Alexandrins ou Heroïques, ſont de douze ſyllabes, quand ils ſont maſculins, & de treize, lorſqu'ils ſont feminins.

La ſeconde ſorte de Vers qu'on appelle commune, ſont de dix ſyllabes, quand

quand ils ſont maſculins, & d'onze quand ils ſont feminins. Ils ſont fort en uſage dans les Epîtres, les Rondeaux, & très-rarement dans les Poëmes & les Odes.

La troiſiéme ſorte de Vers eſt compoſée de huit ſyllabes; ils paſſent pour les plus beaux, auſſi-bien que ceux de douze ſyllabes, & ſont les plus anciens Vers François, & fort en uſage dans les Epîtres, dans les Odes, dans les Epigrammes & les Chanſons.

La quatriéme ſorte de Vers ou de 7. ſyllabes, quoiqu'ils ne ſoient point ſi beaux que les précédens, ne laiſſe pas d'avoir de l'harmonie; ils ne ſont pas trop en uſage, on s'en ſert quelquefois à compoſer des Odes, des Sonnets, des Contes & des Epigrammes.

La cinquiéme ſorte de Vers ou de ſix ſyllabes, qui ſont la moitié d'un grand Vers, ſont très-beaux. On les joint preſque toujours à d'autres; on

s'en ſervoit autrefois dans la compoſition des Odes & des Epigrammes, & on les employe aujourd'hui dans les Chanſons.

La Ceſure eſt la ſyllabe qui demeure dans un mot, après un ou deux pieds, dont elle ſemble être coupée pour ſervir de commencement au pied ſuivant. La Ceſure eſt un certain repos qui coupe ou ſépare le Vers en deux parties, dont chacune s'appelle Hemiſtiche ou demi-Vers; on l'appelle auſſi repos, à cauſe que l'oreille & la prononciation s'y repoſent en quelque maniere.

Quelques Auteurs ont confondus le Rithme avec la Rime; en quoi ils ſe ſont trompés. Le Rithme ne frappe point l'oreille deux fois du même ſon, qui eſt ce que fait la Rime, il n'eſt autre choſe que cette cadence où ce nombre qui donne de l'harmonie au diſcours. Je ne rapporterai point ici toutes les différentes régles de la Rime, toutes les Méthodes en ſont

remplies, & je craindrois par ce long détail d'ennuyer le Lecteur.

Le Poeme-Epique eſt le plus bel ouvrage de la Poëſie Françoiſe, & d'une plus grande étendüe ; c'eſt où l'on reconnoît particulierement le génie & la capacité d'un Poete. Il peut être défini un récit avec harmonie & meſure de la vie d'un Héros, ou de quelques actions conſiderables, ſuivant la vérité & la vrai-ſemblance ; il doit être d'un ſtyle pur & ſublime ſur un ſujet ſérieux, inventé ou tiré de l'Hiſtoire, & orné d'épiſodes, de deſcriptions & de comparaiſons juſtes, pour en diverſifier le récit dans l'unité de l'action. Homere & Virgile nous ont fait voir de beaux Ouvrages dans ce genre, pluſieurs de nos meilleurs Poëtes François ont prétendus que les expreſſions de notre Langue n'étoient point aſſez abondantes, ni aſſez ſublimes pour pouvoir y réuſſir, depuis le jugement qu'ils en ont porté. Voltaire nous a donné ſon Poëme de

l'Henriade, qui par la beauté de ſes Vers, s'eſt attiré le ſuffrage du Public, & que l'on peut regarder comme le meilleur Ouvrage qui ait paru dans notre Langue dans ce genre d'écrire.

Le Poëme Drammatique ou Fabuleux ſe diviſe en Tragedie, Tragi-Comédie, Comédie & Paſtorale. Celui qui regarde le Théâtre, conſiſte proprement dans l'action, il eſt diviſé en Actes, & repréſenté par des Acteurs. Ariſtote définit la Tragédie, l'imitation d'une action, laquelle ſe compoſe dans un langage préparé pour plaire; quelques lignes après il définit ce langage préparé, pour plaire un langage qui a un Mêthre, un Rithme & de l'harmonie, l'on définit auſſi la Tragédie, une repréſentation ſérieuſe de quelqu'action funeſte qui s'eſt paſſée entre des perſonnes de qualité & d'un mérite diſtingué, ce qui excite la terreur & la pitié, ou toutes deux enſembles, & inſtruit

avec plaiſir le Spectateur ; la Tragédie ſe propoſe de nous inſpirer de l'horreur pour le crime, par les ſuites funeſtes qu'il entraîne après lui, & du reſpect pour la vertu par les juſtes louanges & les récompenſes qui la ſuivent. L'on admire parmi les Grecs les Tragédies d'Ariſtophane, de Sophocle & d'Euripide. Dans notre nation Corneille & Racine ont excellés dans ce genre d'écrire, & depuis eux, Voltaire, Lamotte & Crebillon nous ont donnés des Ouvrages dignes de la poſtérité.

La Comédie eſt une repréſentation naïve & enjoüée de quelqu'action ou avanture agréable, arrivée entre des perſonnes communes, à laquelle on a coûtume de joindre la Satyre honnête pour corriger les mœurs. Terence l'a emporté ſur tous les Poëtes comiques Latins, & Moliere, dans notre ſiécle, n'a trouvé perſonne qui l'ait égalé dans ce genre d'écrire. La Comédie & la Satyre ſe propoſent de

nous corriger en nous divertiſſant, de combattre ſans ceſſe nos vices, & de nous faire ſentir nos ridicules en s'en mocquant. On appelle Satyre un Ouvrage en Vers aſſez fort, concis, pour cenſurer les actions, la laideur, ou le peu de mérite de certaines perſonnes. La véritable Satyre doit nous faire rire, ſans nous faire rougir. Il faut qu'elle inſtruiſe agréablement, & qu'elle n'offenſe perſonne.

Il y a deux ſortes de Satyres, les unes ſérieuſes, & les autres railleuſes. Les premieres ont quelque choſe de dégoûtant, & portent toujours avec elles la mauvaiſe humeur de leur Auteur. Les dernieres ſont trop piquantes, ce ſont deux écueils qu'on ne peut éviter qu'avec peine. Il faut que la belle Satyre ſoit remplie de cette érudition, & de cette politeſſe que l'on acquiert dans le commerce des honnêtes gens & des perſonnes d'eſprit. Horace a réuſſi parfaitement dans la Satyre dans le ſiécle d'Au-

guſte, & l'on peut dire que Deſ-préaux, dans le nôtre, a été ſon égal.

L'Ode doit être regardée comme le langage dont les Hommes ſe ſervoient pour parler aux Dieux ; l'on appelle communément les Odes des Poëſies lyriques ; parce que les Odes des Anciens ſe chantoient ſur la Lyre.

L'Ode eſt un Ouvrage magnifique, propre à repréſenter l'entrée & le triomphe de quelques Héros, & à célébrer ſes exploits, afin d'engager par là les Hommes à les imiter. Il faut toujours commencer l'Ode par quelqu'action ſublime & ſurprenante, & la finir heureuſement, en ſoutenant ſon ſtyle magnifique & majeſtueux. Pindare, Anacreon & Horace ont paſſés chez les Anciens pour les meilleurs Poëtes lyriques. Dans notre ſiécle Rouſſeau nous a donné des Pſeaumes & des Odes prophanes, qui ſont des Ouvrages achevés. La Motte nous a donné auſſi de très-belles Piéces dans ce genre.

L'Epigramme eſt une eſpéce de Poëſie, courte, ſuſceptible de toutes ſortes de ſujets, qui doit finir par une penſée vive, nette & juſte, qui renferme un certain ſel. L'Elegie ſe propoſe de verſer des pleurs ſur le tombeau des perſonnes qui méritent d'être regretées. L'Eglogue ſe propoſe de chanter les plaiſirs innocens de la vie champêtre.

Comme le goût dans la Poëſie, ainſi que dans toutes ſortes d'Ouvrages, eſt abſolument néceſſaire pour pouvoir y réuſſir, j'ai crû qu'il étoit à propos d'en dire la définition.

Le Goût & le Jugement ne ſont en effet qu'une même choſe, une même diſpoſition, une même habitude de l'ame, à laquelle on donne differens noms, ſelon les differentes manieres qu'elle prend pour agir; on l'appelle gout quand elle agit par ſentiment, & à la premiere impreſſion des objets, on l'appelle jugement, quand elle agit par raiſonnement; & après avoir examiné

miné les Ouvrages ſur les régles de l'Art, & par les lumieres de la vérité; deſorte que l'on peut dire que le goût eſt le jugement de la nature, & que le jugement de la nature eſt le goût de la raiſon. Le terme de jugement eſt plus propre pour exprimer le ſentiment que l'on a des Ouvrages, où l'eſprit a plus de part que l'imagination, comme ſont ceux des Mathématiques, de Théologie & de Morale. Au contraire, celui du goût convient mieux, lorſqu'il s'agit des ouvrages qui appartiennent autant à l'imagination qu'à l'eſprit; comme ſont ceux de Poëſie, d'Architecture & de Peinture. Un Auteur après avoir cherché le bon goût dans ce qu'il écrit, doit donner ſon application, autant qu'il lui eſt poſſible, à ſe rendre utile à ſon Lecteur. La plûpart des perſonnes ne liſent les piéces de Poëſies que pour s'amuſer & pour paſſer le tems, & l'inſtruction n'eſt guéres le motif de leur lecture. Si l'on vouloit donc en

tirer un grand avantage, l'on devroit donner à ces ſortes d'Ouvrages la même attention qu'on donne à un bon Hiſtorien. Les faits qu'il nous rapporte nous intéreſſent beaucoup plus que l'élegance & la beauté de ſon ſtyle, tel parfait qu'il puiſſe être. Il ne faut donc pas non plus nous laiſſer enyvrer à un tel point (ſi j'oſe ainſi parler) des charmes de la cadence, du nombre & de l'harmonie, qu'elle nous faſſe négliger l'inſtruction qui en eſt le ſolide, & qui eſt le véritable coin auquel devroient être toujours marqué les bons Ouvrages de Poëſie. Théophraſte, dit Quintilien, aſſûre que la lecture des Poëtes eſt d'une grande utilité, & pour moi, je trouve qu'il a raiſon, parce que l'on emprunte d'eux l'eſprit dans les penſées, la nobleſſe dans les expreſſions, le mouvement & la grace dans les paſſions. Que l'ignorance rabaiſſe tant qu'elle voudra, dit un illuſtre Académicien; l'éloquence &

la Poëſie, & qu'on traite les habiles Ecrivains de gens inutiles dans les Etats. Je ne craindrai point de le dire à l'avantage des Lettres, du moment que ces eſprits ſublimes paſſent de bien loin les bornes communes, ſe diſtinguent & s'immortaliſent par des chefs-d'œuvres, que quelqu'étrange inégalité, que durant leur vie la fortune mette entr'eux & les plus grands Héros, après leur mort cette différence ceſſe; la poſterité qui ſe plaît, & qui s'inſtruit dans les Ouvrages qu'ils lui ont laiſſés, ne fait pas difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus conſidérable parmi les Hommes; fait marcher de pair l'excellent Poëte & le grand Capitaine. L'on n'acquiert pas moins de gloire par les Lettres que par les Armes; & la Science de perſuader les Hommes, n'eſt pas moindre que celle de les vaincre. L'alliance des Lettres & des Armes n'eſt pas nouvelle, il s'eſt aſſez trouvé de grands Princes très-ſça-

vans, les Alexandre, les Ptolomée, les Ceſar, les Adrien, les Charlemagne, les Alphonſe de Caſtile, & le nom que ces grands Princes ſe ſont faits dans les Lettres, ne leur eſt pas moins glorieux que l'honneur qu'ils ont acquis dans le Champ de Mars, & quoique les belles actions devroient aſſurer l'immortalité, les Muſes ne ſont pourtant point inutiles à la réputation des Héros. Enfin, lorſqu'on a été aſſez favoriſé d'Apollon & des Muſes, pour exceller dans la Poeſie, & qu'on a eu le bonheur de ſe faire un nom fameux parmi les Perſonnes de Lettres, c'eſt un bien qui nous affranchit du pouvoir de la mort inéxorable, puiſqu'il donne l'immortalité, & l'on peut dire que les couronnes de lauriers, dont les mains d'Apollon couronnent les Poëtes, ont un éclat qui ne s'efface, ni ne ſe ternit jamais.

Les plaiſirs que la Poëſie cauſe, ſont ſi touchans & ſi purs, qu'ils ne

sont jamais accompagnés, ni de lassitude, ni de dégoût ; & dans ce monde l'on peut regarder la Poesie comme une béatitude ; sans cesse elle nous amuse & nous réjoüit ; qui peut résister à ses charmes & à sa douceur ; elle nous peint la nature avec les plus belles couleurs, les jardins, les fleurs, les gazons, les fontaines, la lumiere, les beaux jours, les images qu'elle en fait, flatte nos sens, & nous donne les plaisirs les plus sensibles. Le but principal de ce bel Art, est de plaire à l'imagination. De quels traits brillans, sublimes & magnifiques ne se sert-il pas pour y réussir ; l'on peut dire que c'est dans les Ouvrages de Poesie que paroît le plus l'élévation du génie, & où la finesse de l'esprit se montre avec plus d'éclat. La Poesie a aussi cet avantage, qui est d'ajouter aux pensées un prix infini, par le tour brillant qu'elle leur donne. Les plus belles pensées sont les plus faciles & les plus naturelles, ce qui les distin-

gue, ce qui les rehauſſe, n'eſt que le tour qu'on leur donne en les exprimant; ce ſont des diamans bruts qui ne brillent qu'autant qu'ils ſont polis, & qui ne doivent pas moins leur prix à l'Art qui les met en œuvre, qu'à la nature qui les a formés; c'eſt là où la Poëſie excelle, elle rend les penſées infiniment plus vives, elle leur donne un nouvel éclat, & la fiction les enrichit d'une infinité d'images utiles & agréables.

Ariſtote nous apprend que la beauté de la Poeſie & de la Peinture conſiſte dans l'imitation, & qu'il n'y a rien qui plaiſe tant aux yeux qu'une choſe bien imitée. C'eſt donc le bel effet de la Poeſie de délecter par la repréſentation ou l'imitation d'une multitude d'objets, dont elle nous remplit, & par des traits hardis, qui réveillent le raiſonnement, & qui obligent le Lecteur à comparer les efforts de l'Art avec la conduite de la nature; c'eſt par l'imitation qu'elle

en fait, qu'elle triomphe ſur la Peinture ; car le Peintre ne peut dépeindre que l'inſtant d'une action, mais le Poete décrit aiſément l'action toute entiere, il décrit ce qui arrive aux premiers momens, & d'un fil continu, il va juſques aux derniers, & en acheve la ſuite. La Poeſie l'emporte encore ſur la Peinture, parce qu'un Poete peut nous dire beaucoup de choſes, qu'un Peintre ne ſçauroit nous faire voir ; un Poete peut exprimer quelques-uns de nos ſentimens, & certaines de nos penſées, qu'un Peintre ne ſçauroit rendre ; parce que ni les uns ni les autres ne peuvent être préciſément marqués dans notre attitude, ni préciſément caracteriſés ſur notre viſage. Les choſes peintes n'ont ni mouvement ni parole. La Peinture n'exprime que foiblement nos paſſions, elle n'a point de couleurs pour cela ; mais la Poeſie a des couleurs ſpirituelles qui les repréſentent d'une maniere très noble. L'on a beau van-

ter les belles Statües & les Tableaux des grands Peintres. Les fameux Poetes font d'un trait de plume des Ouvrages plus durables que le marbre, ni le bronze, par le feu divin de la Poëſie qu'ils employent. L'on peut dire encore, à la louange de ce bel Art, qu'il parle des choſes qui peuvent entrer dans un diſcours, avec une élévation & une force, où la Proſe ne peut atteindre; mais enfin, quel pouvoir admirable n'a pas la Poëſie, elle fait renaître les Héros mille ans après leur mort, elle retrace l'hiſtoire de leur vie: (qui ſçauroit les grandes actions d'Auguſte, s'il n'y avoit point eu un Virgile & un Horace?)

Combien de Princes ne doivent leur renommée qu'aux Poetes que le Ciel ſembloit avoir mis au jour, exprès pour récompenſer leur valeur. D'un autre côté le mérite des grands Poetes, comme des grands Hiſtoriens & des grands Orateurs, eſt déja pour eux une grande récompenſe, &

le ſuffrage que le Public donne à leur talent, leur aſſûre dans la poſtérité mille Couronnes immortelles. La Poeſie & la Peinture ne ſont pas des Arts dangereux par eux-mêmes, mais au contraire très-utiles ; car la fin de la Poeſie & de la Peinture, eſt de former nos mœurs & de les corriger. La Poeſie en nous inſpirant de l'amour pour le bien, & de l'horreur pour le mal ; & la Peinture en nous repréſentant les actions éclatantes des Grands Hommes, pour nous engager à les imiter, & leur vice pour les fuïr. Mais ſi ces deux Filles du Ciel oublient quelquefois leur origine, qui eſt toute divine ; ſi la Poeſie, dis-je, met ſouvent devant nos yeux des Ecrits licentieux, propres à corrompre les mœurs ; & la Peinture des Tableaux, où la pudeur eſt bleſſée, ce n'eſt que par un fatal abus qui fait ſouvent que le bien le plus parfait, devient la ſource du mal ; ce qui n'empêche pas cepen-

dant que la Peinture & la Poesie n
soient bonnes de leur nature, & qu'o
ne puisse en tirer de grands fruits. L
Religion Chrétienne, toute pure
toute sainte, a toujours adopté l'
loquence & la Poesie Grecque, & e
renversant les Autels d'Homére
d'Hésiode, elle ne se fit point un scr
pule de laisser entre les mains des F
déles les inimitables productions
ces grands Personages, qui semblei
n'être nés que pour éclairer le Gen
humain, & elle a toujours été rega
dée dans l'Eglise comme très-propi
à former l'esprit, & à donner les be
les connoissances. Les Saints Per
l'ont toujours trouvée d'une trè
grande utilité. Saint Gregoire de N
ziance avoit tant de goût pour ce b
Art, qu'il a composé des Poeme
Epiques, des Comédies & des Trag
dies, à l'imitation de Ménandre
d'Euripide : nous avons de lui u
Tragédie sous le nom de Jesus sou
frant ; Saint Basile composa un Trai

rès pour faire voir l'utilité que la
neſſe chrétienne pouvoit retirer
la lecture des Poetes. Saint Jerô-
au milieu de ſa Retraite faiſoit ſes
ices de la lecture de Plaute, & lorſ-
il vouloit exagerer l'éloquence de
elqu'un, il l'appelloit l'éloquence
Plaute. Sineſius, Evêque de Pto-
aïde ; Saint Paulin, Evêque de
le ; & Sidonius Apollinaris, Evê-
e de Clermont en Auvergne, nous
t laiſſés des Poeſies qu'on ne peut
ſans en tirer un grand fruit. Les
verains Pontifes Urbain VIII. &
xandre VII. ont ſouvent cher-
à ſe délaſſer des travaux de leur
oſtolat, en donnant quelques heu-
de leur récréation à la Poeſie.
ſieurs Evêques de France ſe ſont
t gloire de ſe ſignaler dans les Ou-
ges de Poeſie, entr'autres Jacques
niot, Evêque d'Auxerre, qui nous
lonné une Traduction de Plutar-
e en Vers François ; Guillaume
ivaire, Evêque de Liſieux, & Gar-

de des Sceaux de France, qui nous a laiſſé une Paraphraſe en Vers du Pſeaume, *Super flumina Babylonis.* Nous avons auſſi diverſes Poeſies chrétiennes, d'Antoine Godeau, Evêque de Graſſe, & depuis Evêque de Vence, entre autres un Poeme de S. Paul, & beaucoup d'autres Ouvrages propres à donner de l'édification, l'Imitation de Jeſus-Chriſt, & les Pſeaumes de David, mis en Vers par Corneille, & les belles ſtances de Racan, & de Malherbe, ſont des Ouvrages capables de régler nos mœurs, & de nous donner du goût pour la pieté. Ainſi la Poeſie eſt bonne par elle-même & de ſa nature, & l'on peut en tirer un grand profit.

Les plus grands Hommes de l'Antiquité, les Philoſophes, les Rois, les Empereurs, ont toujours fait un cas ſingulier de la Poeſie, & ils l'ont regardé comme un don celeſte. Platon appelle les Poetes, les fils des Dieux, & les Peres de la Sageſſe &

: toutes les Vertus; il dit auſſi que
s beaux Poemes ne ſont pas tant
:s productions de l'eſprit humain
ıe des dons du Ciel. Ciceron qui
:nſe toujours ſi juſte, eſt du même
ntiment; voici ce qu'il dit à ce ſu-
t, tout ce qu'il y a de Sçavans &
: grands hommes nous aſſurent, que
Art peut donner des préceptes pour
)prendre les autres ſciences, mais
ı'il n'y a qu'à la nature à faire les
)etes, & que pour l'être en effet,
faut avoir reçu du Ciel un eſprit
·eſque divin. C'eſt pourquoi En-
us a raiſon, d'appeller les Poëtes des
ıints, puiſqu'il paroît que les Dieux
s ont honoré d'un don tout parti-
ılier. Le Commentateur de Platon
it : celui qui ſans ſe ſentir, inſpiré
es Muſes, veut approcher du Parnaſ-
:, eſperant de devenir bon Poete,
ar le ſecours de l'Art, verra bien-
)t qu'il s'eſt trompé, & que ſa Poë-
e ne vaut rien.

L'on a eu une eſtime & une véné-

ration ſi grande pour Homer
ſept Villes de la Grece ſe diſp
entre elles l'honneur & la
de lui avoir donné la naiſſance.
torité de cet illuſtre Poete
portée à un ſi haut point, &
eu tant de reſpect pour ſes E
que les Anciens croyoient av
ſez bien prouvé une choſe, c
ils produiſoient le moindre p
de cet Auteur, pour appuye
opinion, ou pour réſoudre leur d
uſage établi, non-ſeulement
les Géographes, les Poetes,
Rétheurs, mais encore ent
Phyſiciens, les Philoſophes, &
me les Généraux d'armée, à q
faut ajouter, pour comble de g
qu'Homere a eu des Temples,
bien que les Dieux, & les H
qui étoient adorés parmi les G
il en avoit un à Smirne, un
à Alexandrie, & ailleurs.

Alexandre le Grand, après
vaincu Darius, apprît que par

dépouilles de ce Prince, on avoit trouvé une caſſette remplie d'Onguens précieux, & toute ſemée de perles & de pierreries, l'on fut en peine à qui l'on deſtineroit un Tréſor ſi rare. Le Prince crut pouvoir en faire un plus bel uſage que de s'en ſervir pour conſerver les Ouvrages d'Homere. Tout le monde ſçait l'envie qu'Alexandre avoit que ſon hiſtoire fût bien écrite. Ç'étoit en lui une paſſion ſi forte qu'il en pleura publiquement ſur le Tombeau d'Achiles, en s'écriant : ô Achile ! que vous êtes heureux, d'avoir été loüé par Homere ; ce qui eſt très-glorieux pour cet illuſtre Poete. La réputation de Pindare a été auſſi des plus célebre, toute la Grece a eu tant de vénération pour lui, que longtems même après ſa mort, ceux de ſa famille furent très-conſiderés à cauſe de ſa mémoire, ce qui parut à la priſe de Thebes, lorſqu'Alexandre le Grand, plus de cent ans après

la mort de ce Poete, en raſant cette Ville, épargna la Maiſon où avoit autrefois demeuré Pindare.

Catule s'acquit auſſi l'eſtime des Perſonnes les plus conſidérables de Rome, il fut ami de Ciceron, de Plancus, de Cinna, & même s'attira la conſidération de Jules-Ceſar.

Virgile, ce Poete incomparable, fut eſtimé d'une maniere ſinguliére de l'Empereur Auguſte, il eut auſſi l'amitié de Mecenes, de Pollion, & des plus illuſtres Perſonnes de ſon tems; Auguſte eut pour Virgile des égards audeſſus de toutes expreſſions. Ce Prince pour récompenſer ſes Troupes, leur avoit abandonné la poſſeſſion de pluſieurs contrées d'Italie, le village d'Andes, où le pere de Virgile avoit ſes héritages, fut du nombre, & par conſéquent partagés aux ſoldats. Que fait Virgile dans une conjoncture ſi fâcheuſe, il vient à Rome, ſe fait connoître par ſes Ouvrages à la Cour d'Auguſte, & enfin

ſin obtient, non-ſeulement ſon patrimoine, mais encore un établiſſement à Rome, de ſorte que ſi nous en croyons quelques Auteurs, les bienfaits du Prince, à ſon égard, monterent à deux cens cinquante mille Ecus de rente. Horace ne dût ſon élévation qu'à ſes Vers, ce fut ce qui lui donna entrée chez Mecenes, & ſans ce talent il n'eut pas eu trop lieu de ſe louer de la fortune. Il avoüe lui-même dans une de ſes Epîtres, que l'indigence lui a mis la plume à la main, comme l'a rendu très-élégamment M. de Voltaire.

L'Indigence eſt le Dieu qui m'inſpira des Vers.

Il eſt à croire que dans le tems qu'il écrivoit cela, il étoit au-deſſus de ſes beſoins, les libéralitez d'Auguſte y avoient ſuffiſamment pourvû, & il y a grande apparence qu'il ne parloit de la ſorte, que pour remercier ce Prince plus finement.

Les Athéniens éleverent des Statues au Poete Ménandre, honneur

que leur ſage Légiſlateur Licurgue, voulut que l'on fît auſſi à Echile, à Sophocle, & à Euripide. Le Poete Eupolis s'étant noyé en combattant pour ſa Patrie, les Athéniens firent une Loy: qui défendoit aux Poetes d'aller à la Guerre pour marquer par là le chagrin que leur cauſoit la perte d'un Homme ſi utile. Eſope fit les délices de Creſius, le grand Scipion ne pouvoit aller à la Guerre, s'il n'étoit accompagné du Poete Ennius. Enfin, l'Empereur Marc-Antonin fit tant de cas du Poete Oppien, qu'il lui fît donner juſqu'à vingt mil écus d'or, pour chaque Vers, d'un Poeme qu'il lui préſenta.

Je n'aurois jamais fini, ſi je voulois faire le détail de tous les grands Hommes de l'Antiquité, des Rois, des Princes, des Empereurs, qui ont donné des preuves éclatantes de leur eſtime pour les bons Poetes & pour la Poeſie; & l'on peut dire que ce bel Art n'en mérite pas

moins aujourd'hui qu'autrefois, puiſqu'il eſt parvenu à un très-grand point de perfection, & que les plus grands génies de notre ſiécle le cultivent avec beaucoup de ſoin & de ſuccès.

Fin du Plaidoyer en faveur de la Poeſie.

PLAIDOYER

EN FAVEUR

DE LA PEINTURE.

TOus les Arts qui regardent la Vie humaine, ont enſemble une eſpéce d'alliance, & ſe tiennent tous, pourainſi dire, par la main; mais il n'y en a point qui ait plus d'amateurs que la Peinture, & l'on peut dire que le nombre en eſt auſſi grand que celui des Hommes. La Peinture eſt l'Art de repréſenter avec des cou-

turels avant que d'entreprendre c
faire l'image ; car l'on peut dire
l'Art de peindre, comme un vrai
roir, doit repréſenter la nature,
eſt, ſelon Platon, le plus parfait
ginal des belles choſes. Zeuxis l'a
ſi parfaitement imité dans un tabl
où il repréſentoit un Garçon qui
toit des Raiſins, que les Oiſeaux
Ciel venoient les becqueter, ce
ne ſeroit point arrivé ſi celui qu
portoit, eut été auſſi-bien peint ;
il les auroit épouvantés. Ce m
Peintre, par les obſervations qu'
dans les plus belles Filles de la Gr
ſur ce qu'elles avoient de plus pa
& de plus agréable, repréſenta c
fameuſe Image d'Helene, qui p
pour un chef-d'œuvre de l'Ar
Peinture. Zeuxis eut pour rival P
raſius, qui l'emporta ſur lui dans
occaſion, (ſi l'on peut dire que
le premier mouvement on puiſſe
cider abſolument bien de la b
d'un Ouvrage, ce que je ne c
p

pas.) Voilà le fait. Ces deux fameux Peintres avoient fait une gageure à qui repréſenteroit le mieux la vérité de quelque choſe, après que Zeuxis eût expoſé ſon Tableau des Raiſins, Pharraſius lui en oppoſa un autre qui repréſentoit un Rideau fait avec tant d'art, que Zeuxis y fut trompé le premier, car le voulant tirer, pour voir l'ouvrage, qu'il croioit être caché deſſous, il reçut la honte de s'être mépris, & avoüa que Pharraſius l'avoit vaincu.

L'on raconte auſſi que Protogéne avoit repréſenté ſur une colonne une Caille ſi bien faite, qu'on vit pluſieurs de ces Oiſeaux voler autour d'elle. L'on ne peut pas douter que la Peinture ne ſoit auſſi ancienne que la Sculpture; puiſqu'elles ont toutes deux le deſſein pour principe. L'art du Deſſein a eu ſon origine dans l'idée de Dieu; car lorſqu'il voulut créer l'Homme, il prît de la terre, il en forma une figure, & l'anima.

Il eſt donc vrai de dire que le premier deſſein de la Figure humaine vient directement de la Divinité ; ainſi l'Eſprit Divin eſt le premier mobile du Deſſein, qu'on doit plutôt regarder comme un don du Ciel, que comme une choſe trouvée par les Hommes ; car Dieu a dit, j'ai élû Béeſel que j'ai rempli de mon eſprit de ſageſſe, d'intelligence & de ſcience pour tous les Arts. Le Deſſein renferme la connoiſſance de la phyſionomie & l'expreſſion des paſſions de l'ame ; partie ſi eſſentielle, & ſi néceſſaire dans la Peinture. Le Deſſein demande un exercice qui produiſe une ſi grande juſteſſe de la vûë pour connoître les differentes dimenſions des objets viſibles, & une ſi grande habitude pour en former les contours, que le compas doit plutôt être dans les yeux que dans les mains, dit Michel Ange. Si l'on ajoutoit foi à pluſieurs Auteurs, le premier qui s'aviſa de deſſiner fit ſon coup d'eſſai

ſur une muraille, où il traça l'ombre d'un homme que la lumiere faiſoit paroître pour donner plus de relief à cette Hiſtoire. Philoſtrate a écrit que la fille de Debutadés, Potier de Terre à Corinthe, traçant contre la muraille avec un charbon les traits du viſage de ſon Amant qui étoit venu chez elle pour lui dire adieu, inventa le deſſein; & que le pere de cette fille fit un modéle de la figure, dont elle avoit fait l'eſquice. L'on donne l'invention du pinceau à Apollodore Athénien, & l'uſage des couleurs à Cléophante de Corinthe.* La Peinture parut d'abord chez les Egiptiens, toute difforme à la vérité, mais ayant paſſé aux Grecs, qui, par leurs ſoins, & par la force de leur eſprit, la cultiverent; elle arriva à un degré ſi éminent, qu'il ſemble qu'elle ait ſurpaſſé la nature. Pline dit, que Gigés Lydion fût le premier qui peignit en Egypte, & que Perches fût le premier Peintre chez les Grecs.

* Origine de la Peinture, chez les Egyptiens.

* Le progrès qu'elle fit chez les Grecs.

Grecs. Parmi les fameux Peintres de la Grece, qui furent en grand nombre, comme Zeuxis, Eupompe, Timanthe, Androcide, Euphranor, Pharrasius, & Pamphile. Apelles fut celui qui s'acquit plus de réputation : cet Homme illustre n'avoit pas seulement les parties principales qui font un grand Peintre, comme de la fécondité dans l'invention de la proportion dans les contours, & de la beauté dans le coloris; mais il fut le premier qui sçut donner à ses Tableaux une grace si particuliére, qu'elle pût être regardée comme un présent du Ciel. Parmi les beaux ouvrages qu'il a laissé, l'on estima beaucoup une Vénus, qu'il représenta sortant de la mer, & le portrait qu'il fit d'Alexandre, tenant un foudre à la main, & qui fut mis dans le Temple de Diane à Epheſe, a toujours passé pour une merveille de l'Art de la Grece. * La Peinture passa en Italie, où elle parvint à un

* Le
ogrès
e la

grand point de perfection ſur la fin de la République, & ſous les premiers Empereurs, juſqu'à ce qu'enfin le luxe & les guerres ayant diſſipés l'Empire Romain, elle y demeura entiérement éteinte,* auſſi-bien que les autres Sciences & les autres Arts. Elle ne recommença à paroître en Italie, que lorſque Cimabué * ſe mit à travailler, & vers l'an 1270. retira d'entre les mains de certains Grecs les déplorables reſtes de cet Art. Quoique Cymabué n'ait point pouſſé l'excellence de l'Art de Peinture, auſſi loin que les grands Maîtres qui ſont venus après lui. Ses ouvrages parurent ſi bons, en comparaiſon des autres, qu'on voyoit dans ce tems-là, qu'ayant peint un Portrait de la Sainte Vierge, pour mettre dans une Egliſe de Florence, tout le peuple fut prendre ce Tableau chez lui, & avec une joie extraordinaire, le porta en pompe, au bruit des trompettes, juſqu'au lieu où il

Peinture fit chez les Romains.

* Sa décadence.

* La Peinture renaît chez les Romains.

devoit être posé. Sur le bruit de sa réputation, Charles Premier, Roy de Naples, passant par Florence, lui alla rendre visite, & fut charmé de voir ses ouvrages. Il se passa beaucoup de tems après, sans qu'il s'élevât aucun Peintre illustre ; mais enfin Michel-Ange, qui parut au commencement du seiziéme siécle, effaça la gloire de tous ceux qui l'avoient précédés, & forma l'Ecole de Florence : ce grand Homme fut aussi habile Sculpteur que grand Peintre. Un jour il fit une figure de Cupidon qu'il porta à Rome; & qui fut vendue comme une antique, après lui avoir cassé un bras, il enterra le reste dans un endroit où l'on devoit fouiller, & ce fut-là où elle fût trouvée. Le Tableau qu'il fit du Jugement universel, par l'ordre de Paul III. a toujours passé pour un chef d'œuvre ; il y a dans cet ouvrage une profondeur de science inépuisable, & un grand goût dans

le deſſein ; enſuite parut Pierre Perugin, qui eut pour Eleve Raphael Durbain, qui ſurpaſſa de beaucoup ſon Maître, & Michel Ange même. Raphaël Durbain s'eſt tellement élevé au-deſſus de tous les Peintres, qui l'ont précédés, & de ceux qui l'ont ſuivis par la force de ſon génie, que l'on peut dire qu'il n'a jamais trouvé d'égal. Ce fameux Peintre a fait l'établiſſement de l'Ecole de Rome, compoſée des plus excellens Peintres qui ayent paru. Dans le même-tems l'Ecole de Lombardie s'éleva & ſe rendit recommandable ſous le Giorgion & ſous le Titien, qui avoit pour premier Maître Jean Belin. A l'Ecole de Raphael a ſuccedé celle des Caraches, laquelle a preſque duré juſqu'à préſent dans leurs Eleves; mais il en reſte peu aujourd'hui en Italie, & il ſemble que cet Art ait paſſé en France, depuis que Louis le Grand a établi des Académies pour ceux qui le pratiquent ; ce n'eſt pas que

les François n'ayent eu autrefois parmi eux des Peintres habiles ; du tems de Raphael, Claude de Marſeille excella à peindre ſur le verre, & fut le premier qui peignit de cette maniere à Rome, où il mena Frere Guillaume, pour qui le Pape eut tant d'eſtime. Les noms des meilleurs Peintres François ne ſont point remis juſqu'à nous, & l'on ne ſçait pas ceux qui travailloient avant que François Premier eut fait venir d'Italie Maître Roux, qui arriva en France en 1530. depuis on y a vû Corneille de Lyon. Couſin, Dubreuil, Varin, Voüet, Blanchard, le Pouſſin, le Brun, Mignard, & pluſieurs autres Peintres, dont les noms ſe ſont rendus célébres dans toute l'Europe.

* Le vrai dans la Peinture.

* La véritable peinture eſt celle qui nous appelle, pour ainſi dire, en nous ſurprenant ; & ce n'eſt que par la force de l'effet qu'elle produit que nous pouvons nous empêcher d'en approcher, comme ſi elle avoit

quelque choſe à nous dire. La véritable peinture doit appeller ſon Spectateur par la force & par la vérité de ſon imitation, & le Spectateur ſurpris doit aller à elle, comme pour entrer en converſation avec les figures qu'elle repréſente ; en effet, quand elle porte le caractere du vrai, elle ſemble ne nous avoir attiré que pour nous divertir & pour nous inſtruire. Si la Peinture cauſe une extrême ſatisfaction, c'eſt qu'elle arrive, dit un Auteur, ſi parfaitement à ſa fin, qui eſt l'imitation, qu'entre toutes les choſes qu'elle imite, celles mêmes que nous ne pourrions voir dans la nature ſans horreur, nous font en peinture un grand plaiſir : Il ajoute, que la peinture inſtruit, donne matiere de raiſonner, non-ſeulement aux Philoſophes, mais à tout le monde. * Il eſt de l'eſſence de la Peinture de parler par les choſes, comme il eſt de l'eſſence de la Poeſie de peindre par les paroles.

* L'eſſence de la Peinture.

Il n'eſt pas vrai, dira-t-on, que la Peinture parle, & ſe faſſe entendre par les choſes mêmes, mais par l'imitation des choſes, & c'eſt là juſtement ce qui fait le prix de la Peinture, puiſque par cette imitation la Peinture plaît d'avantage que les choſes mêmes. * Il faut que chaque Peinture ſoit telle, que lorſqu'à une certaine diſtance on ne peut pas diſtinguer qu'elles en ſont les figures, ni ce qu'elles ſont, elles paroiſſent faire un compoſé de maſſe, de jour, & d'ombre, dont la derniere ſerve comme de repos à l'œil. Il faut que les formes de ſes maſſes, de quelque nature qu'elles ſoient, réjouiſſent la vûe, ſoit qu'elles conſiſtent en champs, en arbres, en draperies, ou en figures. Il faut enfin que le tout enſemble ſoit agréable & récréatif, & que les formes & les couleurs, dont la variété eſt infinie, ayent quelque choſe qui faſſe plaiſir. La compoſition qui eſt la premiere par-

* La compoſition.

tie de la Peinture, renferme deux choses, qui est l'invention & la disposition, par l'invention le Peintre doit trouver ou faire entrer dans son sujet, les objets les plus propres à l'exprimer & l'embelir. * L'invention n'est rien autre chose que le choix des objets qui doivent entrer dans la composition d'un sujet, & que le Peintre doit traiter, il faut que la pensée d'un génie facile & puissant, échauffé du feu d'Apollon, sçache choisir un sujet noble & beau, qui étant de soi-même capable de toutes les graces, & de tous les charmes que peuvent recevoir les couleurs & l'élégance du dessein donne un beau champ pour faire voir quelque chose de fin & de judicieux, & pour faire connoître jusqu'où peut aller la perfection de l'Art. Le Peintre doit se servir des régles de l'Art, mais il ne doit point en être toujours l'esclave. *La disposition arrange & distribüe les parties qui composent le sujet, cha-

* L'Invention.

* La disposition.

cune dans leur place, elle doit
chercher les diverſes attitudes ava
tageuſes, & prévoir l'effet & l'h
monie des lumieres & des ombr
avec les couleurs qui doivent entr
dans le tout; prenant des unes & d
autres, ce qui peut contribuer d
vantage à produire un bel effet,
ſorte qu'il y ait un parfait accord d
parties avec leur tout, & qu'el
ſoient parfaitement bien enſemb
La diſpoſition contient ſix partie
à ſçavoir, la diſtribution des obj
en général, les groupes, le cho
des attitudes, le conſtrate, le jet d
draperies & l'effet du tout enſemb

*La diſtribution des objets.

* Le bon ſens & la qualité de la m
tiere doivent déterminer le Peintr
donner aux objets, qu'il aura choi
les places qui leur conviennent po
remplir les devoirs d'une bonne co
poſition. Dans la compoſition d'
Tableau, le Peintre doit faire e
ſorte, autant qu'il lui eſt poſſibl
que le Spectateur ſoit frappé d'abo

du caractere du ſujet, & que du moins, après quelques momens de réfléxion, il en ait la principale intelligence. Le Peintre peut faciliter cette intelligence en plaçant le Héros du Tableau, & les principales figures dans les endroits les plus apparens, ſans affectation néanmoins, mais ſelon que le ſujet & la vrai-ſemblance le requierent ; car l'œconomie dépend de la qualité du ſujet qui eſt, tantôt pathétique, tantôt enjoüé, tantôt héroïque, tantôt populaire, tantôt tendre, & tantôt terrible, & enfin qui demande plus ou moins de mouvement, ſelon qu'il eſt plus ou moins vif ou tranquille. Cette diſtribution des objets en géneral, regarde les groupes, & les groupes réſultent de la liaiſon des objets ; or, cette liaiſon ſe doit conſidérer de deux manieres, ou par rapport au deſſein ſeulement, ou par rapport au clair obſcur. L'une & l'autre maniere concourent à empêcher la diſſipation des

yeux, & à les fixer agréablement. La liaiſon des objets, par rapport ſeulement au deſſein, regarde principalement les figures humaines, dont les actions, les converſations, & les aſſiduitez exigent ſouvent qu'elles ſoient proches les unes des autres; *il faut que les attitudes ſoient naturelles, expreſſives, variées dans leurs actions, & contraſtées dans leurs membres, qu'elles ſoient ſimples ou nobles, animées ou moderées, ſelon le ſujet du Tableau, & la diſcrétion du Peintre. En un mot, quelqu'attitude qu'on donne aux figures, pour quelque ſorte de ſujet que ce puiſſe être, il faut qu'elle faſſe voir de belles parties, autant que la nature du ſujet peut le ſouffrir: il faut de plus qu'elle ait un tour, qui ſans ſortir de la vraiſemblance ni du caractere de la perſonne, jettent de l'agrément dans l'action. Il eſt à propos, en cherchant les attitudes, de prévoir l'effet & l'harmonie des lumieres & des om-

* Du choix des attitudes.

bres, avec les couleurs qui doivent entrer dans le tout, prenant des unes & des autres, ce qui peut contribuer d'avantage à produire un bel effet. * Le contraſte ſignifie une oppoſition qui ſe rencontre entre les objets par rapport aux lignes qui les forment en tout ou en partie, il renferme, non-ſeulement les différens mouvemens des figures, mais les différentes ſituations des membres & de tous les autres objets qui ſe trouvent enſemble ; en ſorte que cela paroiſſe ſans affectation, & ſeulement pour donner plus d'énergie à l'expreſſion du ſujet ; or, le Peintre qui diſpoſe ſes objets à ſon avantage, employe le contraſte, non-ſeulement dans les figures, mais encore dans les choſes inanimées, pour leur tenir lieu d'ame & de mouvement. On peut donc définir le contraſte, une oppoſition de lignes qui forme les objets, par laquelle ils ſe font valoir l'un l'autre. * Le mot de draperie

* Le contraſte.

* Des Draperies.

en peinture s'entend de toutes ſortes d'étoffes, ſoit que les hommes s'en habillent, ſoit qu'on veuille l'employer à quelque autre uſage, mais l'idée la plus ordinaire que l'on s'en fait, regarde l'étoffe qui ſert au vêtement des hommes. La Peinture en a fait un Art, qui conſiſte en trois choſes; à ſçavoir, dans l'ordre des plis dans la diverſe nature des étoffes, & dans la variété des couleurs, les draperies doivent être jettées noblement; * il faut auſſi que les plis en ſoient amples, comme l'a pratiqué Raphaël dans ſes derniers Ouvrages, qu'ils ſoient en petit nombre, autant que la nature de l'étoffe peut la ſouffrir, qu'ils ſuivent l'ordre des parties, comme nous le montrent les plus belles Antiques. Il eſt eſſentiel qu'il marque les muſcles les plus conſidérables, parce que les figures dont on voit les draperies, avec le nud tout enſemble, ont bien plus de graces que les autres. Les plis ne doivent

* L'ordre des plis.

doivent point être trop adhérans ni collés, en cela les Peintres ne doivent point imiter les Antiques. Il faut auſſi prendre garde de ne point rompre les membres par des plis ombrés trop fortement, les plis doivent en pluſieurs rencontres donner de la vie à l'action des figures. Il faut auſſi remplir es trop grands vuides par des plis à propos, & bien adaptés. Les draperies agitées ne conviennent que dans les lieux qu'on ſuppoſe à découvert, ou dans les grands mouvemens, la trop grande quantité d'étoffe dans un vêtement embarraſſe la figure.* La diverſe nature des étoffes donne une diverſité de plis, réjoüit la vûë, doit être pratiquée dans le général du Tableau, quand il y a pluſieurs figures, & dans le particulier, quand il n'y en a qu'une, mais cette diverſité doit être indiſpenſablement obſervée dans la différence des âges, des ſexes & des conditions. Aux Magiſtrats on doit

* La diverſe nature des étoffes.

donner des draperies fort amples, aux Payſans de groſſes & retrouſſées, aux Filles, de tendres & légeres. La variété des couleurs dans les étoffes ſert à l'harmonie du Tableau, à caractériſer les objets, & à pratiquer le clair obſcur. La derniere choſe qui dépend de la diſpoſition eſt le tout enſemble, * le tout enſemble eſt un réſultat des parties qui compoſent le Tableau, en ſorte néanmoins que le tout, qui eſt une liaiſon de pluſieurs objets, ne ſoit point comme un nombre compoſé de pluſieurs unités indépendantes, & égales entre elles; mais qu'il reſſemble à un tout politique, où les grands ont beſoin des petits. Tous les objets qui entrent dans le Tableau, toutes les lignes, & toutes les couleurs, toutes les lumieres, & toutes les ombres ne ſont grandes ou petites, fortes ou foibles, que par comparaiſon. Mais quelque ſoit la qualité de toutes ces choſes, & quelque ſoit l'état où elles

* le tout enſemble.

ſe trouvent, elles ont une relation dans leur aſſemblage, dont aucune en particulier ne peut ſe prévaloir; car l'effet qui en réſulte conſiſte dans une ſubordination génerale, où les bruns font valoir les clairs, comme les clairs font valoir les bruns, & où le mérite de chaque choſe n'eſt fondé que ſur une mutuelle dépendance. Ainſi, pour définir le tout enſemble, on peut dire que c'eſt une ſubordination générale des objets les uns aux autres, qui les fait concourir tous enſemble à n'en faire qu'un. * Il faut dans un Tableau que les expreſſions ſoient juſtes au ſujet, que les principales figures en ayent de nobles, d'élevées & de ſublimes, & que l'on tienne un milieu entre l'éxagéré & l'inſipide. De quelque nature que ſoit le caractére de l'Hiſtoire qu'on repréſente, ſoit enjoüé, mélancolique, grave, ou terrible. Il faut que cela ſe faſſe d'abord remarquer dans toutes les parties de

* De l'expreſſion.

la Peinture. Il y a de certaines circonſtances qui contribuent à l'expreſſion, les robes & les autres habits des figures, leur équipage leur marque d'autorité & de dignité, comme ſont les couronnes, les maſſes, ſervent à en exprimer les différens caracteres, comme le font auſſi les places qu'elles tiennent dans la compoſition. Pour tout dire enfin, l'invention, la diſpoſition, l'expreſſion, le deſſein, le coloris, le manîment des couleurs, la grace & la grandeur, doivent l'un à l'autre ſe prêter la main pour l'execution du Tableau.

*La différence de la couleur avec le coloris.

* Bien des Gens confondent l'idée de la couleur avec celle du coloris, en quoi ils ſe trompent. En voici la différence; la couleur eſt ce qui rend les objets ſenſibles à la vûe; le coloris eſt une des parties eſſentielles à la Peinture, par laquelle le Peintre ſçait imiter les apparences des couleurs de tous les objets naturels,

en faïsant un mêlange judicieux des couleurs simples qui sont sur la palette. Les couleurs sont à l'œil, ce que les sons sont à l'oreille, ce que le goût est au palais, & ce que tous les autres objets sont à leur sens ; c'est par cette raison qu'un œil délicat prend du plaisir à proportion de la beauté qu'il rencontre dans ses objets, & que la laideur & la difformité qui s'y trouvent le, blessent également. C'est pourquoi un bon coloris, est d'une conséquence d'autant plus grande dans un Tableau, que non-seulement il imite mieux la nature, où toutes choses sont belles dans leur espece ; mais aussi qu'il augmente considérablement le plaisir que ce sens en reçoit. Cette partie comprend la connoissance des couleurs particulieres, la sympathie & l'antipathie qui se trouvent entr'elles, la maniere de les employer, & l'intelligence du clair-obscur. * Le clair-obscur est un assemblage de deux mots, que l'on pronon-

* se clair-obscur

ce comme un ſeul, & au lieu d
le clair & l'obſcur, l'on dit le
obſcur. Par le clair-obſcur l'c
tend l'art de diſtribuer avanta
ment les lumieres & les ombr
doivent ſe trouver dans un Tab
tant pour le repos & la fatif
des yeux, que pour l'effet du
*Du manîment. * Le manîment n'eſt autre choſe que la maniere de cher avec le pinceau les couleu un Tableau, de même que de ſe de la plume, du pinceau, o crayon dans un deſſein, eſt c l'on entend par le maniment rapport aux deſſeins. Il y a dan une piéce de Peinture quelqu grés de mérite lorſque la nat
*La grace & la grandeur. eſt copiée, mais cela ne ſuffit La nature commune n'eſt pas propre pour une Peinture que l ple narration l'eſt pour un p Ainſi le Peintre doit relever ſes ſées au-deſſus de ce qu'il voit, maginer un modéle de perfe

qui ne ſe trouve point réellement, ſans qu'il y ait rien contre la vrai ſemblance, & qui choque la raiſon. Le goût eſt une idée qui ſuit l'inclination naturelle du Peintre.

* Le grand goût eſt abſolument néceſſaire dans la Peinture, le médiocre ne ſe peut ſouffrir tout au plus que dans les arts néceſſaires à l'uſage ordinaire, & non dans ceux qui n'ont été inventés que pour l'ornement du monde, & pour le plaiſir. Il faut donc dans la Peinture quelque choſes de grand, de piquant, & d'extraordinaire, capable de ſurprendre, de plaire, & d'inſtruire; & c'eſt ce qu'on appelle le grand goût. C'eſt par lui que les choſes communes deviennent belles, & les belles ſublimes, & merveilleuſes; car en Peinture le grand goût, le ſublime, & le merveilleux, ne ſont que la même choſe. * L'on confond ſouvent goût avec maniere; & l'on dit indifféremment voilà un Ouvrage de grand goût, ou voilà un Ouvrage

* 1 grand goût.

* Idée d'un beau Tableau.

de grande maniere ; l'on appelle maniere l'habitude que les Peintres ont priſes, non-ſeulement dans le maniment du pinceau, mais encore dans les trois principales parties de la Peinture, invention, deſſein, & coloris ; & ſelon que cette habitude aura été contractée avec plus ou moins d'étude, & de connoiſſance du beau naturel & des belles choſes qui ſe voyent de peinture & de ſculpture, on l'appelle bonne ou mauvaiſe maniere. C'eſt par cette maniere que l'on reconnoît l'ouvrage d'un Peintre, dont on a déja vû quelques Tableaux, comme l'on reconnoît l'écriture & le ſtyle d'un homme de qui on a déja reçu quelques Lettres. Les belles choſes dans le dernier degré, ſelon la maxime des anciens Peintres, doivent avoir du grand, les couleurs nobles, elles doivent être démêlées, pures, & ſans altération, nettes & liées enſemble, compoſées de grandes parties, mais en petit nombre, & enfin diſtinguées

de

couleurs fieres, mais toûjours
ies. Le génie eſt la premiere choſe
'on doit ſuppoſer dans un Peintre,
ſt une partie qui ne peut s'acque-
, ni par l'étude, ni par le travail;
aut qu'il ſoit grand, pour répon-
: à l'étenduë d'un Art qui renferme
it de connoiſſances, & qui exige
ucoup de tems & d'application
ur les acquerir. Un Peintre doit
andre un grand goût dans ſes Ou-
ges, & qu'il évite ſur-tout ce qui
bas & inſipide : le grand goût
ns l'Ouvrage du Peintre eſt un uſa-
des effets de la nature, bien choi-
, grands, extraordinaires, & vrai-
nblables, (grands) parce que les
oſes ſont d'autant moins ſenſibles
'elles ſont petites, ou partagées;
xtraordinaires) car ce qui eſt ex-
aordinaire ne touche point, & n'at-
e point l'attention, (vrai-ſembla-
es,) parce qu'il faut que ces cho-
s grandes & extrordinaires paroiſ-
nt poſſibles, & non chimériques. * Les portraits.

Le Peintre exerce ſon inven
dans les Portrais ſur le choix qu'i
de l'air, de l'attitude, de l'action
la drapperie, & des ornemens,
rapport aux caracteres de la per
ne qu'il peint, il ne ſuffit pas d'att
per une reſſemblance fade & in
de, à laquelle on puiſſe reconn
pour qui le Portrait a été fait, ni
me de le faire, tel que l'on diſe
eſt parfaitement reſſemblant. Il
encore connoître les hommes,
trer dans leur caractere, & en
primer l'eſprit, auſſi-bien que le
ſage. Comme un Peintre en ce
re a affaire, ſur-tout avec les
de Qualité, il faut qu'il penſe
homme de condition, ſans qu
ne pourra jamais leur donner
reſſemblance véritable. Il faut
le Peintre examine à fond le ca
tere de la Perſonne qu'il peint
elle eſt grave ou enjoüée, ſi
un homme d'eſprit, ou ſi c'eſt
homme du commun. * Le Pei

* Les Tableaux d'hiſtoire.

qui entreprend les Tableaux d'hiſtoire doit d'abord s'attacher à l'apprendre parfaitement, telle qu'elle lui a été donnée par les Hiſtoriens, ou autrement. Après quoi il faut qu'il médite ſur ce qu'il peut y ajouter du ſien, ſans pourtant s'écarter des bornes de la probabilité. Chaque peinture hiſtorique nous repréſente un ſeul inſtant de tems, ainſi il le faut bien choiſir; & celui de l'hiſtoire, qui eſt le plus avantageux, eſt auſſi celui qui en doit faire le ſujet. Comme la Peinture ne doit repreſenter qu'un ſeul inſtant de tems, il ne faut y faire entrer aucune action qu'on ne puiſſe ſuppoſer s'être faite dans le même inſtant; il faut prendre garde qu'aucune choſe, quelqu'excellente qu'elle puiſſe être en elle-même, ne détourne l'attention du ſujet principal: chaque action doit être repreſentée, non-ſeulement comme elle a pû ſe faire, mais auſſi de la maniere la plus con-

venable. Un grand Peintre doit non-ſeulement être Poëte, Hiſtorien, Mathématicien; mais il faut encore qu'il ſoit verſé dans la méchanique; ſa main & ſon œil doivent être auſſi experts que ſon imagination eſt nette, vive, & fournie d'un grand fond de ſcience; il ne ſuffit pas qu'il faſſe une Hiſtoire, un Poëme, une Deſcription, il faut qu'il le faſſe en beaux caracteres. Son eſprit, ſon œil & ſa main doivent travailler en même-tems; non-ſeulement il faut qu'il ait le diſcernement bon, pour diſtinguer les choſes qui, quoi qu'elles ſe reſſemblent parfaitement, ne ſont pourtant pas les mêmes, qui eſt ce qu'il doit avoir de commun avec ceux qui ſont de plus nobles profeſſions. Il faut encore qu'il ait la même délicateſſe dans les yeux pour connoître les couleurs, dont la variété eſt infinie, que le Peintre ſe ſouvienne que de toutes les manieres de deſſiner, il n'y en a de

bonnes que celle qui eſt mêlée du beau naturel & de l'antique. Pour bien réuſſir dans l'Art de la Peinture il faut que le Peintre ſoit ſi fortement rempli & pénétré de l'idée de ſon ſujet, qu'il s'en rende abſolument le Maître. L'on raconte que Jean Angelic de Fieſol, Religieux Dominicain, homme d'une très-grande piété, & l'un des plus célebres Peintres de ſon tems; lorſqu'il peignoit un Crucifix, étoit ſi vivement touché des ſouffrances de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, qu'il ne pouvoit s'empêcher de verſer un torrent de larmes. L'on voyoit auſſi dans ſes Tableaux, une facilité toute particuliere à bien repreſenter la dévotion & la piété des Saints, parce qu'il travailloit avec plaiſir à ces ſortes d'ouvrages, & qu'en les faiſant il conſultoit les mouvemens de ſon cœur. Une noble émulation a contribué à faire les grands Peintres, comme à faire les grands Hommes dans tous les autres Arts. L'hiſtoi-

re nous fournit à ce ſujet un événement des plus curieux. Apelles fit un voyage exprès dans l'Iſle de Rhodes, pour voir Protogêne qui y demeuroit ; étant curieux de voir ſes ouvrages qu'il ne connoiſſoit que de réputation, mais n'ayant trouvé dans la maiſon qu'une vieille femme qui gardoit l'attelier de ſon maître, & un Tableau monté ſur le chevalet, où il n'y avoit encore rien de peint, la vieille lui demandant ſon nom : „ Je vais le mettre ſur cette „ toile, lui dit-il ; & prenant un pin„ ceau avec de la couleur, il y deſſi„ na quelque choſe d'une extrême „ délicateſſe ; Protogêne étant de „ retour, la vieille lui raconta ce qui „ s'étoit paſſé, & lui montra la toi„ le ; mais lui, regardant avec atten„ tion la beauté de ſes traits, dit que „ c'étoit Appelles qui étoit venu, ne „ croyant pas qu'un autre fût capa„ ble de faire une ſi belle choſe ; & „ prenant d'une autre couleur il fit

„ ſur les mêmes traits un contour plus „ correct & plus délicat, & ſortant en„ ſuite il donna ordre que ſi celui qui „ étoit venu, retournoit, on le lui „ montrât, en lui diſant que c'étoit là „ celui qu'il cherchoit. Apelles revint „ auſſi-tôt, & honteux de ſe voir „ vaincu, prît d'une troiſiéme cou„ leur, & parmi les traits qui avoient „ été faits, il en conduiſit de ſi ſça„ vans & de ſi merveilleux, qu'il y „ épuiſa toute la ſubtilité de l'Art. „ Protogêne voyant ſes derniers „ traits ne put s'empêcher d'avoüer „ qu'il étoit vaincu, & courut cher„ cher Appelles avec empreſſement, „ & depuis ils liérent enſemble une „ étroite amitié." Pour ſe rendre parfait dans l'Art de Peinture, rien n'eſt plus convenable que la retraite & le ſilence de la ſolitude. Michel-Ange étoit tellement convaincu de cette vérité qu'il diſoit que la Peinture étoit jalouſe, & demandoit un homme tout ſeul & tout entier, ſur

la demande qu'on lui fit, pourquoi il ne se marioit point : il répondit que la Peinture étoit sa femme, & que ses ouvrages étoient ses enfans.*

* Utilité de la Peinture.

De tous les Arts il n'en est point de plus utile, ni de plus propre à nous instruire que la Peinture. Elle ne nous represente pas simplement les choses telles qu'elles paroissent, elle nous les fait voir telles qu'elles sont ; & en effet, elle nous donne des connoissances parfaites de la nature, étant de son essence de l'imiter, elle nous donne des lumieres sur l'Histoire Sainte & prophane, sur les Fables des Poëtes ; elle nous instruit des différens Pays, des différens Peuples de la Terre, de leur coûtume, de leur religion, de leurs armes, de l'Architecture civile & militaire, des animaux, des plantes, des minéraux ; & en un mot, de toutes sortes de corps qui s'y rencontrent. Elle est outre cela d'un grand secours à plusieurs sciences utiles. C'est elle qui

tire les plants, dont l'Architecte a beſoin ; elle expoſe aux Médecins & aux Chirurgiens, la texture & la conformation de toutes les parties du Corps humain, & de tous les Phénomenes de la nature ; elle eſt même néceſſaire à toutes les Méchaniques. L'eſprit de l'homme demeureroit enſeveli dans de profondes ténebres, & ne ſurmonteroit jamais toutes les difficultés qui s'oppoſent à ſes recherches, ſi la force de cet Art ne retiroit du tombeau les choſes paſſées, n'autoriſoit les nouvelles, ne rétabliſſoit ce qui n'eſt plus en uſage, ne donnoit de la grace aux choſes agréables, ne mettoit en lumiere ce qui eſt dans l'obſcurité ; & enfin l'on peut dire que la plûpart des Arts ſe perdroient, ſi celui-là ne contribuoit à leur conſervation. Ce même Art nous fait voir les perſonnes & les viſages des Hommes célebres, dont les Originaux ne ſont plus à notre portée, parce que le

tems qui paſſe avec rapidité nous les a enlevés, ou parce qu'ils ſont éloignés de nous. Il nous fait voir nos parens, nos amis morts ou vivans, ſous les differens états de leur vie; nous ne mourons jamais dans les Tableaux, nous y ſommes toujours les mêmes, nous n'y vieilliſſons point. Si la Peinture ne ſert point à prolonger nos jours, du moins elle contribuë à les rendre heureux; c'eſt une douceur qu'il a plû à la Divine Providence de nous accorder, pour ſoulager les peines qui accompagnent d'ordinaire la vie des hommes. Elle ſuſpend nos chagrins, elle éloigne de nous l'idée de nos malheurs, & par-là nous devons la regarder comme une faveur ſinguliere du Ciel. C'eſt le propre de la Peinture de s'attacher à imiter les corps naturels, comme la terre, & tout ce qui en fait l'ornement, les animaux, les arbres, les fruits, les tapis de verdure, qui ſont aux yeux un plaiſir ſi

charmant, elle peut auſſi repreſenter les rochers, les torrens, la mer en fureur & dans un état calme & tranquile, les poiſſons, les monſtres marins, les nayades, les tritons. Elle s'étend dans les airs, elle y repreſente les oiſeaux de toutes les eſpeces, de toutes les couleurs, les inſectes, les nuages, les grêles, les orages, les éclairs; elle porte ſon vol même juſqu'aux Cieux, non-ſeulement pour les repreſenter, pour peindre l'éclat brillant du Soleil, la pâleur lumineuſe de la Lune, les Etoiles, & tous les Aſtres du Firmament; mais pour obſerver la Majeſté des Dieux, pour en faire part aux hommes; & elle repreſente les hommes pour en faire des demi-Dieux.

La principale & la plus importante partie de la Peinture, eſt de ſçavoir connoître ce que la nature a fait de plus beau & de plus convenable à cet Art. Ce n'eſt point aſſez d'imiter de point en point d'une ma-

niere baſſe toutes ſortes de natures. Il faut que le Peintre en ſçache prendre ce qu'il y a de plus beau, qu'il en ſçache réparer les défauts, & ne laiſſe point échapper * les beautés fuyantes & paſſageres, qui ne ſont autres choſes que celles que nous remarquons dans la nature pour très-peu de tems, & qui ne ſont pas fort attachées à leurs ſujets; telles ſont les paſſions de l'ame; il y a de ces ſortes de beautés qui ne durent qu'un moment, comme les mines différentes que fera une aſſemblée à la vûe d'un ſpectacle imprévu, & non commun. Quelques particularités d'une paſſion violente, quelqu'action faite avec grace, une œillade, un mépris, une gravité. Les parties du viſage contribuent toutes à mettre au dehors les ſentimens du cœur, mais ſur-tout, les yeux qui ſont comme deux fenêtres par où l'ame ſe fait voir. Les paſſions qu'ils expriment plus particulierement ſont, le plaiſir, la triſ-

* Les beautés fuyantes.

teſſe, l'ennui, la langueur, le dédain, la ſévérité, la douceur, l'admiration, la colére. On peut encore mettre au nombre des beautés fuyantes & paſſageres les beaux nuages, tels qu'ils ſont après la pluye & après le tonnerre. Eſt-il rien de plus charmant que de pouvoir, par le ſecours merveilleux de cet Art, nous mettre devant les yeux l'image des perſonnes que nous aimons, & de nous les repréſenter d'une maniere ſi naturelle qu'il nous ſemble, quoiqu'éloignés d'elles, les avoir comme préſentes, & jouir de leur compagnie. Les portraits ſont d'un grand ſecours à la pratique de la vertu ; ils peuvent même engager les hommes à imiter les belles actions, & leur inſpirer de l'horreur pour les vices de ceux dont les exemples leur ſont repreſentés. Ceux auſſi qui voyent que leurs portraits ſont expoſés comme des monumens d'une bonne réputation, ou de deshonneur, ſe ſentent ſou-

vent intérieurement encouragés d'y ajoûter de nouvelles graces par des actions dignes de louanges, & d'éviter celles qui peuvent ternir leur vie, ou d'effacer, par une bonne conduite, ce qui peut y avoir eu de défectueux. C'eſt de moi-même que mon portrait doit recevoir ſes couleurs les plus durables, & c'eſt ma conduite qui lui donne les traits les plus marqués de beauté ou de laideur. Ariſtote dit, que les Sculpteurs & les Peintres nous enſeignent à former nos mœurs, par une méthode plus courte & plus efficace que celle des Philoſophes, & qu'il y a des Tableaux & des Sculptures auſſi capables de corriger les vices, que tous les préceptes de la Morale. La Poëſie ne fait entendre aucun événement que la Peinture ne puiſſe faire voir, & l'on peut dire que la vûe a un très-grand avantage ſur les autres ſens, parce qu'elle donne plus de plaiſir. Les plaiſirs de l'ouye ſont

interrompus par des intervalles conſiderables, ceux de la vuë au contraire reſſemblent à ceux du Ciel, ils ſont perpétuels & ne raſſaſient jamais. L'on pourroit conclure de-là que la Peinture, donnant plus de plaiſir que la Poëſie, ſeroit en cela au-deſſus d'elle ; car quoique les yeux ſans ſe fatiguer ne puiſſent s'occuper toûjours à regarder des Tableaux, il eſt vrai de dire qu'ils ne ſe laſſent jamais de voir la nature qui eſt l'objet & le modele de la Peinture, dont la beauté & la variété charmante donne toujours de nouveaux plaiſirs, & par la connoiſſance parfaite de cet Art, l'on devient plus capable d'en admirer les beautés. Il eſt vrai que tous les hommes peuvent voir auſſi-bien qu'un Peintre ; mais non pas avec les mêmes yeux. Il n'y a rien dans le monde qui puiſſe donner plus de plaiſir que la Poëſie & que la Peinture ; elles peuvent l'une & l'autre le fai-

re en deux manieres ; mais il y en a une bien plus ſatisfaiſante que l'autre. J'avoüe que l'élégant badinage de Terence & de Moliere dans leurs Comédies, comme les groteſques, & les compoſitions riantes des bons Peintres, ſont propres à nous donner un amuſement utile & agréable pendant quelque temps ; mais le plaiſir que ces ſortes d'ouvrages nous cauſent n'eſt pas comparable à celui d'une belle Tragédie, ou d'un ſujet tragique de peinture qui nous divertit, en nous affligeant. Plus les actions que la Peinture & la Poëſie nous dépeignent font ſouffrir en nous la nature, plus les imitations parfaites que ces Arts nous en préſentent ont de pouvoir ſur nous pour nous attacher ; c'eſt un charme ſecret qui s'empare de nous malgré nous-mêmes, & nous ne goûtons jamais un plaiſir plus parfait que lorſque la nature ſe ſouleve contre ſon propre plaiſir ; & c'eſt-là juſtement le

plaiſir

plaiſir qu'excite en nous une belle Tragédie, & le ſujet pathétique & étonnant d'un Tableau qui repreſente un événement tragique. Quelqu'un pourroit dire que la Peinture emprunte de la Poëſie, que les Arts qui ſe ſervent de la main, ſont les moins nobles; enfin, que la Poëſie eſt toute ſpirituelle, au lieu que la Peinture eſt en partie ſpirituelle & materielle. Il eſt aiſé de répondre que le ſecours naturel des Arts juſtifie qu'ils ne peuvent ſe paſſer l'un de l'autre. La Peinture n'emprunte pas plus de la Poëſie que la Poëſie emprunte de la Peinture; elles demandent toutes deux un génie extraordinaire qui les emporte plutôt qu'il ne les conduit: nous voyons que la nature, par une douce violence, a engagé les fameux Peintres & les grands Poëtes dans leur profeſſion, ſans leur donner le tems de délibérer, & d'en faire le choix. Si nous voulons pénétrer dans leurs

excellens Ouvrages nous y trouverons une ſecrette influence qui pourroit avoir quelque choſe de plus qu'humain. Il y a un Dieu au dedans de nous mêmes, dit Ovide, qui nous échauffe en nous agitant ; la Peinture & la Poëſie ſont propres à produire en nous des effets merveilleux ; il eſt certain que l'un & l'autre ſont capables de remuer en nous puiſſamment les paſſions, & ſi les bonnes pieces de Théâtre ont tiré & tirent encore tous les jours des larmes des yeux de leurs Spectateurs. La Peinture peut faire la même choſe quand le ſujet le demande, & qu'il eſt, comme nous le ſuppoſons, bien exprimé. *

* Le langage de la Peinture, & de tous les Païs.

Les Poëtes ont le choix des langues, mais dès qu'ils ſe ſont déterminés à quelqu'une de ſes langues, il n'y a qu'une Nation qui les puiſſe entendre, & les Peintres ont un langage qui ſe fait entendre de tous les peuples de la Terre. Ovide, tout Poëte qu'il eſt, dit que Vénus, cette Déeſſe,

que la plume des Auteurs a rendue ſi célebre, ſeroit encore dans le fond des eaux, ſi le pinceau d'Apelles ne l'avoit fait connoître. La Poëſie, à la vérité, auroit publiée les beautés de Vénus, mais la Peinture en avoit tracé la figure & le caractére. C'eſt un mal, dit un Auteur, de n'aimer pas la Peinture & de lui refuſer l'eſtime qui lui eſt duë; car celui qui le fait par ignorance eſt bien malheureux de ne pouvoir diſcerner toutes les beautés qu'il y a dans le monde, & celui qui le fait par mépris eſt bien méchant de ſe déclarer ennemi d'un Art qui travaille à honorer les Dieux, à inſtruire les hommes, & à leur donner l'immortalité; en effet, peut-on ne pas donner ſon eſtime & ſon amour à un Art qui ſcait donner la vie au marbre & au bronze, & qui ſçait prêter des paroles aux couleurs. L'on n'a point trouvé de plus beaux moyens pour récompenſer les vertus des grands Hommes, qu'en laiſ-

ſant leurs images à la poſterité. L
précieuſes ſtatuës immortaliſent ég
lement les rares Ouvriers qui l
ont formés, & les Héros qu'elles r
préſentent. Il s'eſt trouvé d'exce
lens Peintres & d'habiles Sculpteur
qui, pénétrés du mérite de leur Ar
conſacrérent aux Dieux leurs ou
vrages, croyant que les homm
en étoient indignes. Lucien rappo
te que de ſon tems Action, excel
lent Peintre, fut admis aux jeu
olympiques pour diſputer les pre
miers prix contre les Poëtes & le
Muſiciens, en expoſant le Tablea
qu'il avoit fait des amours de Roxan
& d'Alexandre, qui lui acquît tant d
gloire, que celui qui préſidoit aux jeu
olympiques lui donna ſa fille en ma
riage, comme un prix digne de ſon Ta
bleau. Que n'a point fait Alexandr
pour les Peintres! Quelle marqu
d'eſtime ne leur a-t'il pas donné! Il
ordonna que la Peinture tiendroit le
premier rang parmi les Arts libéraux,

qu'il ne seroit permis qu'aux Nobles de l'exercer ; car il étoit expressément défendu aux Esclaves d'apprendre la Peinture, la Sculpture & l'Architecture. Il voulut aussi que les personnes de condition, dès leur premiere jeunesse, commençassent leur exercice par apprendre à dessiner ; il regardoit en cela le dessein comme la chose la plus capable de disposer l'esprit au bon goût, à la connoissance des autres Arts, & à juger de la beauté de tous les objets du monde, il visitoit souvent les Peintres, & prenoit plaisir à s'entretenir avec Apelles des choses qui regardoient la Peinture. Pline dit, que touché de la beauté d'une de ses Esclaves, appellée Campaspée de Larisse, il la fit peindre par Apelles, & s'étant apperçu que ce Peintre en étoit devenu amoureux en travaillant à son portrait, il lui en fit un présent, ne pouvant récompenser plus dignement cet Ouvrage qu'en se privant de ce qu'il aimoit

le mieux. Alexandre fît voir par-là; non-ſeulement l'affection qu'il avoit pour le Peintre, mais qu'après avoir vaincu les Nations il ſçavoit encore ſe vaincre lui-même; grand par ſon courage, mais encore plus grand par l'empire qu'il avoit ſur ſes paſſions. Ciceron rapporte que ſi Alexandre deffendit à tout autre Peintre, qu'à Apelles, de le peindre, & à tous autres Sculpteurs qu'à Liſipe de faire ſa ſtatüe; ce ne fut pas ſeulement par l'envie d'être bien repreſenté; mais par l'envie de ne rien laiſſer de lui qui ne fût digne de l'immortalité, & par l'eſtime ſinguliere qu'il avoit pour ces deux Arts. L'on faiſoit alors tant de cas des beaux Ouvrages de ſculpture, qu'une ſtatüe de la main d'Ariſtide fût venduë 375 talens; une autre de Policlette 120000 ſeſterces. L'on ſçait avec quels ſoins les Rois ont ramaſſés dans tous les tems quantité de Tableaux des grands Maîtres, & qu'ils en ont

t les plus précieux ornemens de
ırs Palais. Vers l'an 715 Candaul-
ı, ſurnommé Mirſyle, Roy de Ly-
e, acheta au poids de l'or un Ta-
eau de la façon du Peintre Bular-
ıus, où étoit repreſentée la ba-
ille de Magneſiens. Demetrius Po-
ırcette, Roy de Macédoine, don-
ı des marques mémorables de
ſtime qu'il faiſoit des Peintres, au
ge de Rhodes, il ne put s'empê-
ıer d'employer une partie du tems
ı'il devoit aux ſoins de ſon Armée,
viſiter Protogêne, qui faiſoit alors
Tableau de Jaliſus, fameux chaſ-
ur de l'Iſle de Rhodes. Cet ouvra-
e empêchât ce Prince de prendre
hodes, dans la crainte qu'il avoit de
rûler les Tableaux de ce grand
eintre, & ne pouvant mettre le feu
ıns la Ville d'un autre côté que
elui où étoit la maiſon de cet Hom-
ıe illuſtre, il aima mieux épargner
Peinture que de recevoir la Vic-
ıire qui lui étoit offerte. Les Hiſ-

toriens rapportent qu'on voyoit dans le Tableau de Jaliſus, dont je viens de parler, une choſe très-remarquable : qui étoit un chien échauffé, dont l'écume étoit admirablement bien repreſentée, & qui devoit ſa perfection au hazard ; car on dit que ce Peintre étant en colere de ne pouvoir réuſſir, jetta ſon pinceau contre ſon ouvrage, & que cette écume parut ſi bien imitée que l'Art n'y pouvoit rien ajoûter. Le même Peintre travailloit dans un jardin, hors la Ville, près du Camp des ennemis, & il travailloit aſſidüement les ouvrages qu'il avoit commencés, ſans que le bruit des armes, des tambours & des trompettes fut capable de l'interrompre ; mais Démetrius l'ayant fait venir, & lui ayant demandé avec quelle confiance il oſoit travailler au milieu des ennemis ; le Peintre dit, qu'il ſçavoit fort bien qu'un grand Prince, comme Démetrius, ne faiſoit la guerre qu'aux Habitans

Habitans de Rhode, mais non pas aux Arts. Ce qui obligea le Roy Démétrius de lui donner des gardes pour ſa ſûreté, étant ravi de conſerver la main qui l'avoit ſauvé de l'inſolence des Soldats. Pline dit que la Peinture rend les Nobles encore plus nobles, & les Illuſtres encore plus illuſtres. Turpilius, Chevalier Romain, Labeon, Préteur & Conſul, les Poëtes, Ennius, Pacuvius, Socrate, Platon, Néron, Commode, Adrien, Alexandre, Sévere, Antonin, Gordien & pluſieurs Empereurs n'ont pas tenu au deſſous d'eux d'y employer une partie de leur tems. Il n'eſt rien de plus glorieux pour la Peinture que ce que le Roy François I. dit aux Seigneurs de ſa Cour, en faveur de Léonard de Vincy, qui rendoit les derniers ſoupirs entre ſes bras. Vous avez tort d'être ſurpris des honneurs que je rends à ce grand Peintre; je puis faire en un jour beaucoup de Seigneurs

comme vous ; mais il n'y a que Dieu seul qui puisse faire un homme semblable à celui que je perds. L'histoire de René d'Anjou, Roy de Naples, marque encore la passion qu'il avoit pour la Peinture ; il peignoit une perdrix dans le tems qu'on vint lui annoncer la perte de son Royaume de Naples ; cependant il continua son ouvrage, avec la même tranquilité qu'il l'avoit commencé. Titien ayant un jour laissé tomber son pinceau, en faisant le portrait de Charles-Quint, cet Empereur le ramassa, & sur le remerciment & l'excuse que le Titien lui en faisoit, il dit ces paroles (Titien mérite d'être servi par César.) Charles-Quint montra aussi le cas qu'il faisoit de la Peinture, lorsqu'il fit le Titien Comte Palatin en l'honorant de la Clef d'or. Les Seigneurs de sa Cour n'ayant pû s'empêcher de lui témoigner leur jalousie sur ce qu'il préferoit la conversation du Titien à celle de tous les

autres Courtiſans ; ce Prince leur répondit qu'il ne manqueroit jamais de Courtiſans, mais qu'il n'auroit pas toujours un Titien avec lui. Quand cet Empereur lui envoyoit de l'argent, qui étoit d'ordinaire des ſommes conſiderables, il lui témoigna que ſon deſſein n'étoit point de payer ſes Tableaux, puiſqu'il reconnoiſſoit qu'ils étoient ſans prix ; il imitoit en cela les Grands de l'antiquité qui achetoient les belles peintures à plein boiſſeaux de pieces d'or, ſans compte & ſans nombre. Un grand Auteur tire de-là une conſéquence bien juſte en faveur de la Peinture, qu'il n'y a rien de plus noble, puiſque la plûpart des autres choſes ſe marchandent & ont un prix, & que la Peinture n'en a point ; enfin l'on peut dire que tous les bons ouvrages des grands Peintres de l'antiquité qui ont paru chez les Grecs & chez les Romains, & ceux des bons Peintres de nôtre tems, peuvent être mis

en parallèle contre tous les ouvrages des meilleurs Poëtes.

Après avoir donné dans ce petit Plaidoyer un foible tableau de la Peinture & de la Poëſie, je laiſſe à une plume plus habile à finir l'ouvrage & à y donner les derniers traits. Je ſçai qu'il y a bien des perſonnes dans le monde, qui témoignent quelque répugnance à placer la Peinture à côté de la Poëſie; mais je trouve cependant de ſi grands avantages dans ces deux Arts, que je ne crois pas qu'il ſoit facile de ſe déterminer à qui donner la prééminence. Horace, tout Poëte qu'il étoit, n'a pas fait difficulté de les mettre tous deux au même rang: & d'une autre part nous ne voyons aucun Peintre qui ait eu aſſez de complaiſance pour la Poëſie, pour lui donner le pas au deſſus de la Peinture; pour moi je ne m'aviſerai point de rien prononcer ſur une matiere auſſi délicate; convaincu que mon ſentiment n'auroit point aſſez de

poids n'y d'autorité pour engager quelqu'un à le ſuivre. Si j'étois aſſez préſomptueux pour l'entreprendre, je pourrois peut-être, ſans m'en appercevoir, tomber dans le cas de devenir juge & partie, ayant eû toute ma vie un amour ſingulier pour la Peinture & pour la Poëſie; mais quand il s'agira de décider qui des deux doit avoir la préference, c'eſt au Public, toûjours équitable & éclairé, à pouvoir en juger; c'eſt un droit qui lui appartient d'autant plus que ces deux Arts n'ont été inventés que pour ſon plaiſir & ſon avantage.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneu
Chancelier, un Manuſcrit, intitu
Plaidoyers en faveur de la Poëſie & d
Peinture, devant le Public. Il m'a paru
cet ouvrage ſeroit utile & agréable, &
rien ne pouvoit en empêcher l'impreſ
A Paris, ce 24 Decembre 1739.

Signé, COYPEL

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu,
de France & de Navarre : A nos a
& féaux Conſeillers, les Gens tenans
Cours de Parlement, Maîtres des Requ
ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſ
Prevôts de Paris, Baillifs, Sénéchaux, l
Lieutenans Civils, & autres nos Juſtici
SALUT. Notre bien amée la V. VALLEY
Imprimeur & Libraire, à Paris, Nous a
fait ſupplier de lui accorder nos Lettres
permiſſion, l'impreſſion d'un Manuſc
qui a pour titre : *Plaidoyers en faveu*
la Poëſie & de la Peinture; offrant pour
effet de l'imprimer ou faire imprimer
bon papier & beaux caracteres, ſuivan
feuille imprimée & attachée pour mod

ſous le contre-ſcel des Préſentes, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, ci-deſſus ſpecifié, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs-Libraires, & autres Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; Et que l'Impétrante ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente le manuſcrit ou imprimé, qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France,

Commandeur de nos Ordres ; & qu
ſera enſuite remis deux Exemplaires
notre Bibliotheque publique, & un
celle de notre Château du Louvre,
dans celle de notre trés-cher & féal
valier le Sieur Dagueſſeau, Chancel
France, Commandeur de nos Ordre
tout à peine de nullité des Préſentes
contenu deſquelles vous mandons &
joignons de faire joüir l'Expoſante o
ayans cauſes pleinement & paiſiblem
ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun
ble ou empêchement : Voulons que la
pie deſdites Préſentes, qui ſera impr
tout au long, au commencement av
fin dudit Livre, foi ſoit ajoutée, com
l'original. Commandons au premier n
Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'
cution d'icelles, tous Actes requis &
ceſſaires, ſans demander autre permiſſ
& nonobſtant clameur de Haro, Cha
Normande, & Lettres à ce contraires.
tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſaille
vingt-deuxiéme jour de Janvier, l'a
grâce mil ſept cent quarante, & de n
Regne le vingt-cinquiéme. Par le Ro
ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtre X. N°. 333. fol. 316. à Paris le Janvier 1740. Signé, SAUGRAIN, Syn

Offert à l'Université
d'Oxford, ce 26 juin 1915.
Edward S. Dodgson.